

L'ITINÉRAIRE
2^{NE} 5^{RE}
RAIS
AINS



3\$

Volume XXVII, n° 04
Montréal, 15 février 2020
ABONNEMENTS AU
itineraire.ca

MARC-ANDRÉ GRONDIN



MAFIA INC

Le plaisir de jouer un
bad guy

[insp]

English feature inside

The Big Issue Australia
vendors' account
of bush fires
Page 33

Des actions qui mobilisent

Bilan de la deuxième année du Plan d'action montréalais en itinérance 2018-2020

La Ville de Montréal présente le bilan de la deuxième année du Plan d'action montréalais en itinérance 2018-2020. L'année 2019 a été riche en réalisations et en ajouts de services qui nous permettront de mieux prévenir et de lutter plus efficacement contre l'itinérance dans la métropole. Le bilan que dresse l'administration de la mairesse Valérie Plante est très positif.

Le Plan d'action montréalais en itinérance permet à la Ville de structurer son action et ses contributions. Il est coordonné par le Service de la diversité et de l'inclusion sociale (SDIS), avec la contribution des différents services municipaux et para-municipaux, ainsi que des arrondissements.

Des dizaines d'organismes communautaires, les autres paliers de gouvernement et le réseau de la santé et des services sociaux participent à la prévention et à la lutte contre l'itinérance. La communauté est aussi directement impliquée dans la mise en œuvre du plan d'action municipal.

Voici les principales réalisations de 2019 :

Axe 1 : Intervention dans l'espace public

Intervention – Afin de soutenir les personnes sans-abri et favoriser la cohabitation sociale, une quinzaine de projets d'intervention dans l'espace public ont été financés.

Portraits locaux – Sur l'ensemble du territoire, environ 300 personnes de différents organismes ont été mobilisées pour mener à bien la démarche des portraits locaux, qui visent à mieux connaître les enjeux locaux en itinérance. Cet exercice se terminera en juin 2020.

Forum sur la cohabitation sociale – Afin de tracer les grandes lignes des actions à poser pour favoriser la cohabitation sociale en lien avec l'itinérance, un forum réunissant plus d'une centaine d'expertes et d'experts a été organisé en novembre 2019. Un guide municipal de principes jalonnant la cohabitation sociale sera produit ultérieurement.

Formation – Neuf formations ont été offertes aux employés municipaux et paramunicipaux afin de mieux les outiller pour répondre aux besoins et aux enjeux des personnes en situation d'itinérance.

Axe 2 : Espaces d'accueil

Mesures hivernales – En collaboration avec le CIUSSS du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal et des organismes communautaires, les services offerts en hiver ont été

bonifiés avec, notamment, deux fois plus de lits de débordement, trois navettes et trois haltes-chaleurs, et ce, en tenant compte des besoins spécifiques aux femmes et aux personnes transsexuelles.

Centre de jour Résilience Montréal – Un soutien technique et financier a été offert aux organismes pour ouvrir un centre de jour destiné aux personnes en situation d'itinérance issues des communautés autochtones dans le secteur du square Cabot.

Portrait et soutien des services d'hébergement d'urgence (SHU) – Afin de connaître la situation des services d'hébergement d'urgence et favoriser leur développement, un portrait a été réalisé et du soutien financier leur a été accordé.

Axe 3 : Logement

Logement social et communautaire – Plus de 60 % de la cible de 950 logements pour personnes en situation d'itinérance est déjà en cours de développement ou de réalisation. Les projets sont déployés dans huit arrondissements.

Projets innovants – Un appui de 2,3 M\$ a été accordé à l'Anonyme pour son projet de maison de chambres à bas seuil d'accessibilité dans l'arrondissement de Mercier-Hochelaga-Maisonneuve.

Axe 4 : Inclusion sociale

Consultations – Plus de 200 personnes de la rue ont été consultées dans le cadre des portraits locaux en itinérance.

Insertion – Une quinzaine de projets d'insertion ont été soutenus à Montréal.

Financement

Contributions – Plus de 2,96 M\$ ont été versés à près de 60 projets en itinérance par le Service de la diversité et de l'inclusion sociale (SDIS) de la Ville de Montréal.

Partenariats

Bureau de gouvernance en itinérance – Une entente avec le ministère de la Santé et des Services sociaux a été signée pour la création du Fonds Réflexe Montréal en itinérance (FRMI), doté d'un montant initial de 5,45 M\$. Ce fonds permet de financer des projets en itinérance, notamment pour les personnes atteintes de dépendance, les femmes et les Autochtones en situation d'itinérance. Il permet également de financer du soutien communautaire en logement social. 

L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît
l'excellent travail de l'équipe du magazine *L'itinéraire*.

ZOOM

Jacques Élizé

Camelot n° 343 • Âge 70 ans

Point de vente Métro Place-des-Arts

Jacques est né dans le petit village de Rivière-au-Renard en Gaspésie. Sa mère, alors âgée de 16 ans, est allée accoucher à Montréal et y a fait sa vie. Il n'a pas connu son père : « *Mon père... Supposément, il était un homme bien occupé. J'ai été un incident de parcours* ». Durant ses cinq premières années, il vit dans un orphelinat. « *La travailleuse sociale me regardait et elle pleurait. On mangeait du gruau. Je me souviens de visages... de mauvais visages* ». Après quelques tentatives d'adoption, il se retrouve, heureux et aimé, sur la petite terre de ses grands-parents du côté maternel. Les souvenirs jaillissent. « *Ma grand-mère s'occupait beaucoup de moi. Je me souviens des soirées à écouter la radio à lampe, les Noëls où on allait en carriole à la messe de minuit... et tante Lucia, la sœur de ma grand-mère qui était si bonne vivante* ». Le temps venu de se trouver un métier, le garagiste de la station Fina qui pensionnait chez ses grands-parents le convainc d'entreprendre un cours en mécanique. Après avoir travaillé pendant quelque temps comme pompiste, Jacques décide de tenter sa chance à Montréal. Quoique de santé fragile, il roule sa bosse en faisant plusieurs métiers en mécanique automobile, en restauration et en conciergerie jusqu'à ce qu'il fasse son cours d'infirmier auxiliaire à l'hôpital Saint-Charles-Borromée. Il pratiquera ce métier durant plusieurs années.

Pour contrer l'isolement, Jacques découvre, par hasard, le café situé jadis au coin de la rue Ontario et celle maintenant nommée Atateken. « *J'étais pas bien, en état dépressif. En quelque part est-ce qu'on peut se poser la question si ça remonte à l'enfance ? L'abandon... Je suis tombé dans l'alcool. Je ne mangeais pas... et je buvais* » dit-il, morose.

Il fait maintenant partie des anciens de *L'itinéraire*. Il aborde la vente du magazine comme un métier de relations publiques en fier ambassadeur. « *Je le fais pour l'organisme. Je ne suis pas un gros vendeur mais je parle de l'organisme et j'aime écrire. On m'appelle l'entrepreneur. Quand je parle de l'organisme, je parle de moi.* »

L'entretien se termine ainsi.

*J'entendais parler dans le monde
D'un bien joli et gentil pays
Je ne savais pas que tout
ce monde
Parlait de la belle Gaspésie*

*Ah quelle est belle ma province
Et qu'il fait bon de voyager
J'ai vu des vallées et des plaines
Aussi la mer à haute marée...*

« Ma belle Gaspésie » de Marcel Martel

Par Anita Barsetti • Bénévole à la rédaction

© Milton Fernandes

PARTENAIRES MAJEURS



L'itinéraire EST MEMBRE DE



PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS



Nous tenons à remercier le ministère de la Santé et des Services sociaux de même que le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal pour leur contribution financière permettant ainsi la poursuite de notre mandat.

Canada

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le journal ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec Charles-Éric Lavery, chef du développement social à :

c.e.lavery@itineraire.ca
514 597-0238 poste 222



Convention de la poste
publication N°40910015,
N°d'enregistrement 10764.
Retourner toute correspondance ne
pouvant être livrée au Canada, au
Groupe communautaire L'itinéraire
2103, Sainte-Catherine Est
Montréal (Québec) H2K 2H9

Mots de lecteurs

NDLR Nous nous réservons le droit de corriger et de raccourcir les textes

Je tenais à remercier les camelots qui ont semé ma route de ces journaux remplis de trésors ! Lorsque j'habitais Villeray, Simon, le vendeur du métro Jarry, a vraiment marqué ma vie. Jusqu'à alors, je lisais le journal comme n'importe quel autre média, mais en rencontrant Simon, j'ai pu voir l'importance de la vision des gens derrière les textes. Merci, Simon, de nos jasettes et de ton amitié. Même si j'ai démenagé, je pense souvent à toi et aux ringolos au ketchup ! Merci aussi à Mostapha, mon nouveau vendeur avec qui j'ai des conversations si édifiantes !

Myriam Landreville

ÉCRIVEZ-NOUS ! courrier@itineraire.ca Des lettres courtes et signées, svp !



RÉDACTION ET ADMINISTRATION
2103, rue Sainte-Catherine Est
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE
2101, rue Sainte-Catherine Est
Téléphone : 514 597-0238
Télécopieur : 514 597-1544
Site : www.itineraire.ca

ISSN - 1481-3572
Numéro de charité : 13648 4219 RR0001

Dépôt légal
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec

Le journal L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, le journal de rue est vendu régulièrement par les camelots. Aujourd'hui le magazine bimensuel est produit par l'équipe de la rédaction et plus de 50 % du contenu est rédigé par les camelots.

Le Groupe L'itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'itinéraire, ce sont plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

GESTION DE L'IMPRESSION

TVA PUBLICATIONS INC.
DIVISION ÉDITIONS SUR MESURE | 514 848-7000
Directeur général ROBERT RENAUD
Chef des communications graphiques DIANE GIGNAC
Chargée de projets GISELE BÉLANGER
Imprimeur TRANSCONTINENTAL

Québecor est fière
de soutenir l'action
sociale de L'itinéraire
en contribuant à la
production du magazine
et en lui procurant
des services de
télécommunications.



LUC DESJARDINS
Directeur général et éditeur

RÉDACTION

JOSÉE PANET-RAYMOND
Éditrice adjointe et rédactrice en chef

ALEXANDRA GUELLIL
Journaliste, responsable société

LAURENT SOUMIS
Journaliste accompagnateur

JASON PARÉ
Journaliste, formation des participants

MILTON FERNANDES
Création visuelle

MARIA BERNABÉ
Infographiste

ALEXANDRE DUGUAY
Gestionnaire de communauté

IANIK MARCIL
Collaborateur

JUAN CARLOS JIMENEZ
Webmestre bénévole

CHRISTINE BARBEAU, ANITA BARSETI, MARIE BRION,
MADELEINE LAROCHE, DANIELA ARANIBAR,
NORMAND SAINT-HILAIRE ET MICHEL JULIEN
Bénévoles à la rédaction

PAUL ARSENAULT, LUCIE LAPORTE ET LAURE PAYER
Bénévoles à la révision

Photo de la une
BRYAN ADAMS

ADMINISTRATION

SYLVANA LLANOS
Responsable de la comptabilité

MARCELA CHAVES
Adjointe comptable - Commis au dépôt

NANCY TRÉPANIER
Adjointe administrative

PASCALE PLANET
Développement philanthropique - Médias sociaux

DÉVELOPPEMENT SOCIAL

CHARLES-ÉRIC LAVERY
Chef du développement social

ISABELLE LACHARITÉ
Intervenante psychosociale

PIERRE TOUGAS
Responsable du Café

VANESSA TREMBLAY
Chargée de projet - Distribution

ELLA MARTINDALE
Coordonnatrice du Café de la Maison ronde

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Présidente
JESSICA MAJOR - Davies Ward Phillips & Vineberg S.E.N.C.R.L./s.r.l.

Trésorier
GRÉGOIRE PILON - Ernst & Young S.E.N.C.R.L./s.r.l.

Vice-président
YVON MASSICOTTE - Camelot de L'Itinéraire

Secrétaire
FRANCK BÉZIAUD - Banque Nationale

Administrateurs
MIVILLE TREMBLAY
SOPHIE RONDEAU - Avocate et doctorante en droit
ALEXANDRE VERDUN - Camelot de L'Itinéraire
JEAN-CLAUDE NAULT - Camelot de L'Itinéraire
JEAN-PAUL LEBEL - Camelot de L'Itinéraire

ÉDITORIAL

15 février 2020
Volume XXVII, n° 04

Josée Panet-Raymond

Éditrice adjointe et rédactrice en chef



Parlons-en donc...

On sent que le vent commence à tourner en matière de santé mentale. Bien que le sujet soit encore trop souvent tabou, on en parle de plus en plus ouvertement. Et c'est une très bonne chose.

Il y en a encore pour qui la dépression, l'anxiété et autres troubles de santé mentale sont honteux et signes de faiblesse. Mais il y a des voix de plus en plus nombreuses, fortes et influentes qui viennent invalider cette perception.

Parmi ces voix, nous faisons entendre celle du juge en chef de la Cour suprême, qui est venu à L'Itinéraire s'entretenir avec notre journaliste Alexandra Guellil. Il faut dire que cette visite du juge Richard Wagner a été pour nous une belle marque de respect et nous lui en sommes reconnaissants. Et puis, ce n'est pas tous les jours que l'on accueille une personne de cette envergure, accompagnée d'un agent de la GRC de surcroît, dans nos locaux !

Lors de l'entrevue, le haut magistrat a tenu à briser les tabous, en signifiant, notamment, son appui à son collègue le juge Clément Gascon, dont la disparition temporaire avait fait les manchettes en mai dernier. Souffrant de dépression et d'anxiété, le juge Gascon a été soutenu par ses pairs, qui l'ont encouragé à parler publiquement de sa condition. Ce qui ressort de cette entrevue très intéressante, c'est que la maladie mentale n'empêche pas de mener une brillante carrière, ni d'être un membre à part entière de la société, voire de contribuer à son avancement.

Ces troubles, tout le monde peut les vivre à des fréquences et à des degrés variables au cours de sa vie.

La fatigue, le manque de lumière pendant les mois d'hiver, les coups durs de la vie. Qui, parmi nous, à un moment donné ou un autre n'a pas piqué du nez, fait un *burn-out* ou est carrément tombé dans la dépression et même songé au suicide ?

Qui, parmi nous n'est pas affecté personnellement, de près ou de loin, par la bipolarité, la schizophrénie ou le syndrome post-traumatique débilitant, pour ne nommer que ces maladies ?

Jusqu'à assez récemment, ces affectations tombaient dans la catégorie de « fou », « débile », « malade mental ». Ce sont des termes qui ne passent plus. On a évolué et c'est tant mieux.

Par ailleurs, vous remarquerez que, dans nos pages, plusieurs de nos camelots et participants témoignent des effets de la maladie mentale dans leur vie. Beaucoup d'entre eux ont trouvé une stabilité et un mieux-être, grâce au milieu de vie à L'Itinéraire. Ici, ils retrouvent aide et compréhension et il y a une absence totale de jugement.

Ça devrait être la norme dans tous les milieux de travail, non ?

Et finalement, je tiens à saluer tous les artistes, gens d'affaires, journalistes, animatrices, travailleurs, pères et mères de familles qui sont « sortis du placard » pour témoigner de leur troubles de santé mentales. Ce faisant, vous déstigmatisez la maladie mentale et aidez ceux qui souffrent et se croient seuls.

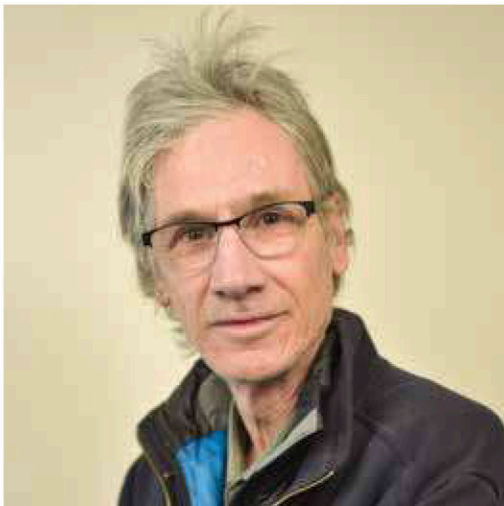
VENTES PUBLICITAIRES

514 597-0238 poste 234

publicite@itineraire.ca



SOMI



3

Mots de camelots

- 3 Zoom sur Jacques
- 9 Antoine Desrochers
- 9 Gilles Bélanger
- 9 Maxine Timperley
- 42 Cindy Rose
- 42 Maxime Valcourt
- 42 Mélanie Noël



36



26

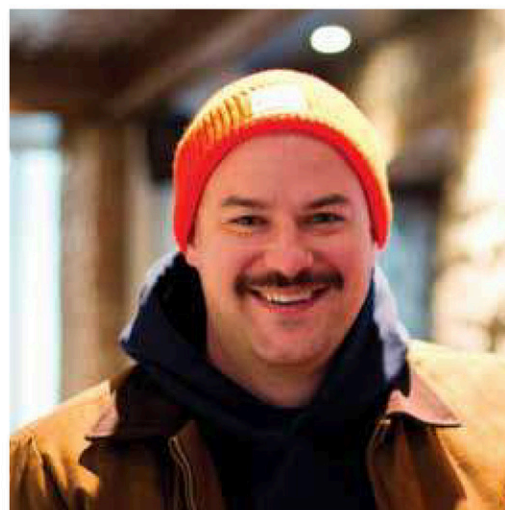
IMAIRE

15 février 2020
Volume XXVII, n° 04

- 8 Rond-point international**
- 10 Dans l'actualité**
Le recul du français dans le Grand Montréal
Jason Paré
- 11 Tranche de vie**
La folie du vélo
Alain Sicard
- 20 Comptes à rendre**
Le feu de foyer
Ianik Marcil
- 22 Culture**
Les murales de Laurent Gascon
Benoît Chartier
- 24 Dans la tête des camelots**
Quel est ton film québécois préféré ?
- 26 Santé mentale**
Le juge Wagner brise les tabous
Alexandra Guellil
- 32 Témoignage**
Passage obligé
Isabelle Raymond
- 33 INSP**
Australian bush fires
The Big Issue Australia
- 36 Entrevue**
Léonie Daignault-Leclerc
Roger Perreault
- 40 L'itinéraire de Roxanne et David**
Big Sur souffre du tourisme
- 43 C't'encore drôle**
Comme se casser une jambe
Marc-André Piette
- 44 Détente**

À la une

Jean-Claude Nault



12

Marc-André Grondin

MAFIA INC

Le plaisir de jouer un *bad guy*

Après L'affaire Dumont, Marc-André Grondin collabore à nouveau avec le réalisateur Podz sur son plus récent film : MAFIA INC. Une belle occasion pour le comédien de 35 ans de jouer les bad guys. L'itinéraire a profité de la sortie du film sur le grand écran pour s'entretenir avec ce jeune homme plus que sympathique.

Rond-point international

Traduction **Alexandra Guellil**

Pologne Holocauste : des biens difficiles à récupérer

Après 75 ans, les survivants de l'Holocauste ont encore de la difficulté à récupérer leurs biens en Pologne. Ces derniers ont été saisis par les occupants nazis puis conservés par les dirigeants communistes d'après-guerre. À 85 ans, Lea Evron ne possède que ses souvenirs de la fabrique de fourrures et du triplex que possédait sa famille avant la Seconde Guerre mondiale à Zywiec, une petite ville située au sud de la Pologne. Lorsque la plupart des siens ont été assassinés pendant l'Holocauste, on a informé sa mère et elle qu'elles ne pouvaient vivre que dans les quartiers des femmes de chambre de ce qui était pourtant leur immeuble. Lea Evron n'est pas la seule dans ce cas. Plusieurs milliers de Juifs sont concernés par ce problème de restitution de biens. L'autre élément qui complique encore plus le processus est qu'aux dires de certains survivants, les actes de propriété auraient été détruits pendant l'Holocauste. Rappelons que la Pologne est le seul pays européen à ne pas avoir légiféré sur le sujet : le parti polonais au pouvoir, Droit et Justice, soutenu par des groupes d'extrême droite, a d'ailleurs rejeté la demande de précisions des règles de restitution, et ce, malgré les pressions des États-Unis.

(Reuters /INSP)



Ouganda La musique, un langage de résistance

Des études sur le déplacement forcé des populations ont montré que la musique faisait partie des moyens de communication adoptés par les populations pour dénoncer leurs conditions de vie dans les camps. En Ouganda, la musique a été un outil vital pour de nombreux survivants d'un glissement de terrain qui ont été relocalisés dans un camp de fortune. La musique a joué un double rôle : elle a divertit tout en transmettant des messages importants et dotés de sensibilité sur le quotidien de ces populations. Ainsi, lorsque les femmes de la Baduda Women's Association, présente dans le camp, ont interprété la chanson *Obu Bulamu Bweesi Khuli Nabwo* (*C'est la vie que nous avons*), leur objectif était de dédramatiser les problèmes de vol ou leurs difficultés qui les affectaient négativement. Les paroles traduisaient donc la médiocrité des services de santé et les conditions insalubres de vie des déplacés tout en dénonçant la corruption des services de police, le manque de nourriture et les difficultés de communication qui ne se font généralement qu'en anglais et kiswahili.

(The Conversation/INSP)



[insp]

International
Network of
Street Papers

L'itinéraire est membre du **International Network of Street Papers** (Réseau International des journaux de rue). Le réseau apporte son soutien à près de 100 journaux de rue dans 35 pays sur six continents. Plus de 250 000 sans-abri ont vu leur vie changer grâce à la vente de journaux de rue. Le contenu de ces pages nous a été relayé par nos collègues à travers le monde. Pour en savoir plus, visitez **insp.ngo**.

Le pont

Je me promenais dans la prairie, je ne savais pas trop où je m'en allais, mais j'étais parti faire une balade en pleine nature. Cela faisait quand même un bon bout de temps que je marchais lorsque j'ai été confronté à un obstacle qu'on pourrait qualifier de taille. Il s'agissait d'une rivière ou plutôt d'un torrent que je ne pouvais traverser ni à la nage ni en essayant de sauter par-dessus. Je me suis dit : « *Comment faire pour aller de l'autre côté ?* ». Mon but était de traverser. Je me suis dit que si je construisais un radeau, il serait emporté par le courant. De toute façon, je n'avais aucun outil pour couper un arbre et en plus, il n'y en avait pas de mon côté. Voyant cela, j'ai décidé de suivre le cours d'eau jusqu'à un passage accessible. En cours de route, j'ai aperçu au loin un vieillard assis sur une pierre. Je me suis approché de lui et je lui ai demandé. « *Comment puis-je faire pour aller de l'autre côté de ce torrent ?* ». Et lui de me répondre : « *Mais mon cher ami, vous n'avez qu'à prendre le pont qui est situé à moins d'un demi-kilomètre* ». J'ai remercié le vieil homme et me dirigeant dans la direction qu'il m'a indiquée, j'ai enfin vu le pont. Je suis arrivé au niveau du pont et il ne me restait plus qu'à le traverser.

Parfois dans la vie, il est plus facile de demander son chemin que d'essayer de trouver une solution à un problème qui nous semble insurmontable. Lorsqu'on a un projet ou un but dans la vie, il ne faut pas hésiter à demander de l'aide pour y arriver, car la solution est parfois beaucoup plus simple qu'on le croit.

Si vous aimez ce genre d'histoires, j'en écrirai encore ! À la prochaine. Bien à vous. Bonne journée !

ANTOINE DESROCHERS
CAMELOT ÉPICERIE METRO — SAINT-HUBERT /
BOUCHER



Merci, L'itinéraire!

J'adore vendre le magazine *L'itinéraire*. J'ai réalisé toute jeune que je suis douée pour la vente. Lorsqu'on allait à la plage en famille, je demandais aux gens de me donner leurs canettes de liqueur que j'allais échanger pour des sous. Je me rappelle avoir acheté une paire des sandales chinoises avec cet argent.

J'avais un oncle qui habitait en Outaouais et dont la propriété était située à côté d'un terrain de golf. Lorsque les balles atterrisaient sur son terrain, je les ramassais et les revendais aux golfeurs : trois pour un dollar. J'ai aussi fait la promotion des cartes de crédit dans la ville de Québec; je sollicitais les gens et j'arrivais à recueillir 30 formulaires d'adhésion par jour, à 3 \$ chacun, ce qui me rapportait près de 100 \$ la journée.

J'ai travaillé longtemps à La Baie d'Hudson au centre-ville de Montréal, principalement comme conseillère à la vente dans le département des articles de cuisine. Des clients écrivaient des lettres d'appréciation de mon service au département des ressources humaines. J'étais fière de travailler pour cette compagnie canadienne.

La vente de *L'itinéraire* me permet d'exploiter mon talent de vendeuse et de gagner des sous pour arrondir les fins de mois. De plus, je suis ma propre patronne et je décide de mon horaire. Je suis incapable de travailler le matin, donc je travaille l'après-midi et le soir, ce qui me convient mieux.

Je remercie tous mes clients. J'adore socialiser avec eux. Ils me font sourire et m'apportent la joie de vivre. Vive *L'itinéraire* !

MAXINE TIMPERLEY
CAMELOT MÉTRO JOLIETTE



Bonne Saint-Valentin

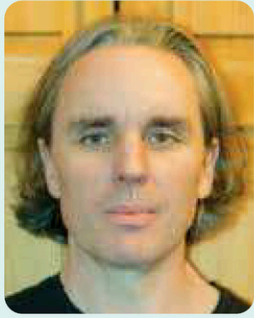
J'avais 18 ans quand je suis tombé en amour pour la première fois. J'avais connu une belle personne qui m'attirait beaucoup. On s'est rencontrés dans un restaurant. Elle me trouvait de son goût. Elle me trouvait gentil et moi aussi je la trouvais gentille. Aux premières rencontres, c'était difficile de se connaître. Après on a commencé à être en amour-amitié. Ça a été touchant et agréable. On a vécu de bons moments. Ensuite on s'est quittés. On est parti chacun de notre côté. Ça s'est bien passé. Dans mon cœur, j'ai gardé son souvenir, je l'aimais toujours. Je suis resté célibataire depuis ce temps.

Pour moi l'amour présentement c'est une rencontre, on jase et l'amour vient dans mon cœur avec le regard.

L'amour, ça peut être une belle aventure, une bonne communication. En cette belle journée de la fête des amoureux, vous pouvez offrir un petit quelque chose aux gens que vous aimez, et garder dans votre cœur ce beau sentiment. Appréciez les bons moments ensemble, ça vous donnera de la joie et de la bonne humeur.

GILLES BÉLANGER
CAMELOT JEANNE-MANCE / RENÉ-LÉVESQUE





Frédéric Lacroix
chroniqueur pour *L'aut'journal*

dans l'actualité

Jason Paré

Le recul du français dans le Grand Montréal

« Il y a beaucoup de défaitisme dans l'air. Quand tu parles aux gens, il y en a beaucoup qui ont capitulé, qui pensent que c'est foutu », constate Frédéric Lacroix, chroniqueur pour *L'aut'journal* sur la question linguistique au Québec.

Malgré tout, le chroniqueur croit qu'on peut influencer sur la situation. La première chose à faire ? En parler ouvertement. Partisan de la « *puissance de la vérité* », l'ingénieur de formation observe un décalage entre le discours qui se veut rassurant des institutions officielles comme Statistique Canada et l'Office québécois de la langue française, et ce que les gens sentent et vivent sur le terrain.

Dans ses articles, Frédéric Lacroix traite souvent de « West-Islandisation », une formule trouvée par le rédacteur en chef de *L'aut'journal*, Pierre Dubuc, afin de décrire l'anglicisation du Grand Montréal. Un phénomène que le politologue Pierre Serré a d'ailleurs mis en évidence dans le livre *Deux poids, deux mesures. L'impact du vote des non-francophones au Québec* (2002, VLB éditeur). « Il explique que dans les comtés où le pourcentage de francophones baissait en bas de 80 %, l'alternance politique cessait », affirme M. Lacroix. Se basant sur les résultats des élections québécoises des précédentes décennies, le politologue s'est aperçu qu'étant donné que les francophones divisent leurs votes entre plusieurs partis, et que les non-francophones votent massivement pour le même parti (le PLQ), ces derniers agissent comme une minorité de blocage et décident du reste des élections. « On dirait qu'il y a un tabou autour de ça, mais c'est un phénomène qui me semble grave, car il en va de la qualité de notre vie démocratique », s'inquiète le chroniqueur, d'autant plus que selon les projections de Statistique Canada, il n'y aura plus que 69 % de francophones dans la région métropolitaine de Montréal en 2036, ce qui représente la moitié des comtés du Québec.

Une anglicisation aux frais des contribuables

Frédéric Lacroix considère que les institutions publiques jouent un rôle clé dans l'anglicisation de Montréal, car les institutions anglophones sont surdimensionnées et surfinancées par rapport à la taille de leur communauté.

Si les places au préscolaire, primaire et secondaire suivent le poids démographique de cette minorité (autour de 9,6 %), puisqu'elles sont assujetties à la Charte de la langue française, le réseau collégial anglophone récupère autour de 19 % des places au Québec, ce qui est deux fois plus que son poids démographique. « *La situation empire dans le monde universitaire*, ajoute M. Lacroix. *Les universités anglophones récupèrent à peu près le quart du financement.* » Ainsi, il considère que le réseau des universités francophones est sous-financé, ce qui les rend moins compétitives et moins attrayantes. « *C'est un mode de financement qui est hérité du passé et qui n'a jamais été corrigé. Ça perpétue une injustice historique et jamais personne n'a eu le courage de la corriger* », conclut-il.

Dans le domaine de la santé

Frédéric Lacroix précise que la situation n'est pas plus rose dans le domaine de la santé. Lors de la construction des méga hôpitaux, les anglophones ont eu 50 % du budget et cela, bien qu'ils représentaient à l'époque moins de 20 % de la population montréalaise. Il y a eu une tentative de faire un seul méga hôpital, mais selon M. Lacroix, « *McGill ne voulait rien savoir de participer à une institution commune, parce qu'ils ont le plus gros hôpital universitaire au Québec, le plus gros centre de recherche. Il y a une espèce de division linguistique à Montréal où McGill fait la recherche, rayonne internationalement, a du prestige, tandis que le CHUM traite des patients.* »

Et ça, c'est sans compter les deux hôpitaux pédiatriques à Montréal : le Montreal Children's et Sainte-Justine. Dans ce cas également, le projet de fusionner les deux institutions a déraillé : « *[Les anglophones] veulent garder le contrôle de leurs institutions, car – pour reprendre les propos de Robert Laplante – elles servent de foyer de reproduction*, explique M. Lacroix. *Ce sont ces institutions qui permettent à la communauté anglophone de grossir leurs rangs. Et tout ça, aux frais des contribuables québécois.* »

Pour Frédéric Lacroix, si l'on souhaite ralentir l'anglicisation de Montréal, il faut donc un financement plus équitable des institutions, mais aussi sélectionner davantage d'immigrants francophones et francotopes, puisque « *ce sont eux qui s'intègrent le mieux au Québec français* ». ■

RÉAMÉNAGEMENT DU
parc
de l'**Espoir**



Donnez votre opinion sur le projet de réaménagement de ce lieu symbolique au cœur du Village.

Visitez realisonsmtl.ca/parcdelespoir

Ville-Marie
Montréal





ALAIN SICARD
AIDE-CUISINIER

La folie du vélo

À 9 ans, j'ai eu mon premier « bécyk », rouge vif avec deux petites roues d'appoint. Cette bicyclette me procurait un sentiment de liberté incroyable.

Plus tard, j'ai eu une bicyclette que je modifiais sans cesse : guidons « mustang », guidons « cornes de bouc », siège « banane », etc. À cette époque, je commençais à peindre mon vélo. Cela m'a valu d'ailleurs une sévère réprimande de ma mère pour avoir, par la même occasion, aspergé de peinture sa laveuse.

Ensuite, j'ai suivi un cours de sécurité à bicyclette. Le moniteur m'a inscrit à ma première course aux Jeux du Québec. Ça y est, j'avais la piqûre ! Le Club cycliste vendait des bicyclettes de course à 100 \$ chacune. Je me débrouillais bien en compétition et je gagnais souvent.

En Abitibi, une course cycliste attire des compétiteurs de partout en Amérique du Nord et même d'Europe. À une occasion, j'ai vu une bicyclette portant la signature Faliero Masi. Je me suis dit : « *Un jour, moi aussi j'aurai ma signature sur des bicyclettes de ma conception* ».

Une étincelle s'est allumée

Giuseppe Marinoni, un Italien qui a épousé une Québécoise, est le premier à avoir fabriqué des bicyclettes de qualité au Québec. Quand je l'ai vu allumer sa torche à souder, l'étincelle de la construction de bicyclettes s'est allumée au maximum. Autour de moi, on disait que je n'y arriverais jamais, qu'il fallait être italien, français ou anglais, mais j'étais déterminé à réaliser mon rêve.

Je suis finalement devenu le premier Québécois de souche à fabriquer des vélos. J'ai appris mon métier d'abord en Oregon chez Bruce Gordon un maître ayant une approche très « techno ». Je suis aussi allé au Minnesota pour apprendre avec un maître-artisan, Cecil Behringer. De retour au Québec, j'ai ramassé un peu d'argent en travaillant pour un fabricant des vélos. J'ai loué un local à Sherbrooke et débuté la fabrication de

bicyclettes originales et sur mesure. L'aventure de Cycles Sikar venait de commencer.

30 ans d'entreprises et d'épreuves

Dès le début, trois stagiaires se sont inscrits dans le but de fabriquer leur propre bicyclette adaptée à leur morphologie. Après avoir déménagé dans un atelier de la rue Bridge à Montréal, ma blonde a placé une pancarte annonçant mes services et c'est là que les affaires ont vraiment démarré. Je fabriquais entre 30 et 50 bicyclettes par année. Autour de moi, il y avait ceux que j'appelais les « graviteurs », qui voulaient modifier leur bicyclette selon leurs besoins : pour transporter des panneaux de 4" x 8", ajouter un porte-bébé, etc. J'ai aussi construit 12 structures de chars allégoriques. Mon atelier était ouvert à tous ceux qui voulaient y travailler.

Sur une période de 30 ans, j'ai ouvert puis fermé environ huit ateliers, au gré de mes dépressions, sans savoir de quelle maladie j'étais affligé. Incapable de travailler, sans savoir ce qui m'arrivait, je perdais ma source de revenu et je perdais de vue mon but dans la vie.

À un moment donné, ma blonde de l'époque m'a conduit à l'urgence psychiatrique où l'on m'a diagnostiqué comme bipolaire. Par la suite, j'ai déménagé mon atelier dans une pièce de mon appartement. Manipuler des torches à souder et des outils de fabrication de vélos dans un 5 1/2, ce n'était pas une bonne idée !

Je me suis lancé dans des petits boulots qui me laissaient insatisfait. Depuis presque deux ans, je suis aide-cuisinier à L'itinéraire, ce qui est pour moi une nouvelle passion. J'adore préparer les assiettes et servir les repas aux camelots. Ce qui me manque le plus, c'est le contact avec les cyclistes. Je travaille à la formation d'une coopérative cycliste pour partager un petit atelier de construction. ■



MARC-ANDRÉ GRONDIN

Depuis le 14 février, le public québécois est invité à voir

MAFIA INC, un film de gangsters qui se passe à Montréal,

dans les années 1990. Deuxième collaboration avec Podz

après *L'affaire Dumont* en 2012, Marc-André Grondin n'y

joue pas le rôle du bon gars, au contraire. Ce qui ne nous

empêche pas de nous attacher au personnage. Tout un défi,

comme nous l'explique le comédien de 35 ans.



par Jean-Claude Nault
Camelot métro Champs-de-Mars

RÉ
N

MAFIA INC

Le plaisir de jouer un
bad guy

C'est la deuxième fois que tu travailles avec Podz. Qu'est-ce que tu apprécies chez ce cinéaste et comment se passe votre collaboration ?

C'est un vrai cinéphile. Un vrai artiste de cinéma. Il a une vision hyper intéressante. Il a un rythme dans la façon qu'il tourne et surtout, il fait un casting qui est souvent atypique. Dans *MAFIA INC.*, entre autres, il y a beaucoup de gens qu'on n'a jamais vus ou qui jouent pour la première fois.

Podz va *caster* du monde ben intéressant, ben différent, puis souvent il va faire des contre-casting. Quand il m'avait *casté* dans *L'affaire Dumont*, je ne ressemblais pas au personnage. On n'aurait pas pensé à moi normalement pour jouer ce rôle, mais lui, il s'en foutait. Il disait : « *Je sais que t'es capable d'emmener quelque chose. Je sais que t'es capable de faire le personnage. On te déguisera s'il le faut* ». C'est rare qu'on a la chance de faire ça. Ça permet de faire des projets super intéressants, avec des personnages qui sont riches, qu'on peut vraiment construire et qui sont vraiment différents de ce qu'on est dans la vie réelle.

Au Québec, on n'a pas une culture de rôles de composition. On te donne des lignes et puis on te dit : « *Dis-les dans tes mots, il faut que ça sonne vrai* ». Mais là, Podz te donne des partitions qui sont complètement différentes de ce que t'es. Ça te permet vraiment de t'abandonner, puis d'essayer des affaires vraiment *pétées*. Dans *L'affaire Dumont*, on a trouvé un ton qui était vraiment décalé. On s'est inspiré du gars sur qui l'histoire était basée pour vraiment se taper un *trip* de jeu. C'est rare qu'on a la chance de faire ça. Les réalisateurs ont souvent peur. Tu veux un *bum*, on va te trouver quelqu'un qui a l'air d'un *bum*. Tu veux un beau gars, tu vas trouver un beau gars. Podz, souvent, il casse ça. Il va chercher quelqu'un de ben différent et c'est vraiment tripant. C'est un beau cadeau pour un acteur.

Ton personnage est directement responsable de la mort de plusieurs enfants. Comment as-tu réagi lorsque tu as lu cette scène qui se trouve au tout début du film ?

En fait, quand je l'ai lue, on ne le savait pas dès le départ. Ça a été réarrangé au montage. Avant, on l'apprenait plus tard dans la deuxième moitié du film. On s'en doutait un peu, mais c'était bâti différemment. C'est fou, mais je trouve ça *hot*. (rires) Je trouve que ça donne une dimension vraiment intéressante au personnage. On commence le film en présentant le personnage comme un fou qui commet un acte horrible. Le défi, c'était de faire en sorte qu'au fil du film, le public s'attache à lui quand même, l'aime quand même, prend pour lui. Et ça, c'est un *ostie* de défi quand tu te fais dire que le gars tue 16 enfants, mais qu'il faut qu'on l'aime quand même. Ça, évidemment, c'était sur papier. Il fallait juste pas trop faire de fausses notes. Ce sera probablement la seule fois dans ma vie que je vais jouer quelqu'un qui a tué 16 enfants, donc il fallait en profiter.

Afin de pouvoir incarner adéquatement le rôle de Vince, as-tu besoin de trouver des justifications aux gestes immoraux de ton personnage ?

Oui et non. Je pense qu'il faut aimer son personnage, il faut y croire, mais il ne faut pas nécessairement être d'accord avec tout ce qu'il fait. Il faut comprendre pourquoi il le fait. Je suis *fan* de documentaires et il y a une série que je regardais par hasard quand on faisait la préparation du film qui s'appelle *I Am a Killer* sur Netflix. Il y a un cas par épisode. Ce sont des gens qui sont dans le couloir de la mort pour des crimes qu'ils ont commis. Y'en a qui sont vraiment des psychopathes, mais d'autres qui ont *pogné* une mauvaise *chire* dans leur vie et qui ont commis un acte, un meurtre, un soir. Y'a toujours quelque chose qui revient dans toutes ces entrevues : c'est des gens qui viennent d'une famille difficile, qui ont eu un père absent, une mère qui a des problèmes de consommation. Ils ont eu beaucoup d'abus dans leur vie. Ça n'excuse absolument pas ce qu'ils ont fait, mais j'ai beaucoup d'empathie pour les gens qui sont le résultat de leur milieu familial. La vie, c'est une loterie. Tu tombes dans telle famille, dans tel pays, dans telle époque et ce n'est pas tout le monde qui se fait donner des outils pour pouvoir bien évoluer dans la société qui est vraiment *tough*.

Alors pour Vince dans *MAFIA INC.*, je trouvais intéressant qu'on vienne à comprendre à travers le flashback, d'où il vient et pourquoi il est comme ça. Il a eu une enfance qui n'était pas évidente et il a manqué de certaines choses. Éventuellement, les « méchants », la mafia, lui ont ouvert les bras et lui ont donné ce dont il avait besoin. Si ses parents lui avaient ouvert les bras, il n'aurait sûrement pas commis ces crimes. J'ai fait quelques personnages qui ont soit commis des meurtres ou des trucs comme ça, mais aussi des gens qui ont été faussement accusés, et j'ai beaucoup d'empathie pour le milieu du crime et le milieu carcéral. Parce que je trouve qu'il y a une réhabilitation possible et il faut juste avoir de l'humanité, de l'empathie et de l'écoute pour essayer de comprendre la personne. C'est facile de dire : « *T'as tué quelqu'un, t'es une mauvaise personne* ». Mais, pourquoi t'as tué cette personne ? Qu'est-ce qui a fait en sorte que t'es devenu comme ça ? Ça me touche beaucoup et il y a ça dans *MAFIA INC.* Alors, même si je ne justifiais pas ses actes, je pouvais au moins comprendre le mécanisme qui a fait en sorte qu'il s'est retrouvé à faire ça.

Il n'y a pas vraiment de bons ou de héros dans *MAFIA INC.* Tous les personnages principaux sont plutôt du mauvais côté de la clôture. Vince se fait d'ailleurs trahir par tout le monde. Crois-tu que c'est un pari risqué, que ce parti pris risque de déplaire à une partie du public ?

C'est sûr que ce n'est pas les bons contre les méchants. C'est juste des méchants et on essaie à l'intérieur de ça de faire une gradation de ce qui est pire ou pas. Je trouve que Podz a bien réussi à dresser un portrait d'un milieu sans le glorifier. Moi, je ne pense pas que quelqu'un va sortir de regarder *MAFIA INC* et qu'il va dire : « *Ostie que c'est cool d'être dans mafia !* » Absolument pas, mais malgré tout, tu peux quand même trouver cool le parrain, tu peux quand même trouver cool Vince, tu peux quand même trouver cool tout ce milieu sans le glorifier. Il y a beaucoup de films de mafieux qu'ont été faits, puis qui rendent ça vraiment cool. *Scarface*, c'est comme : « *Ostie que j'ai envie d'avoir une montagne de poudre, pis des gros guns !* » Dans *MAFIA INC*, ce n'est pas ça. Il y a un état de violence du début à la fin, de tension, de trahison qui fait en sorte que tu n'aimes pas ce milieu-là. T'es intéressé, t'es curieux parce que ce sont des gens qui ont leurs propres lois, leur propre système de justice, qui se croient tout permis, et qui se permettent tout aussi, mais y'ont pas la vérité absolue. Je trouve que Podz a bien réussi à faire ça.

« Je pense qu'il faut aimer son personnage, il faut y croire, mais il ne faut pas nécessairement être d'accord avec tout ce qu'il fait. Il faut comprendre pourquoi il le fait. »

Marc-André Grondin avec le réalisateur Podz





© BERTRAND CALMEAU

Puisque Vincent est un délinquant, sa mère le met à la porte de la maison familiale et refuse de le voir. Crois-tu qu'elle a aggravé les choses en faisant ça ?

Totalement. D'un autre côté, j'ai l'impression que la responsabilité tombe beaucoup sur les épaules du père. Il y a un moment où Vincent veut revenir à la maison. Il en a besoin parce qu'il vient de se rendre compte qu'il est allé trop loin et il a juste besoin d'amour. Tsé, quand il vient voir son père, si ce dernier l'avait laissé entrer, il ne se serait pas retrouvé dans la mafia. Le père aurait pu dire : « *Oui, je vais parler à ta mère* ». En plus, la mère est en fin de vie, elle aurait pu passer par-dessus bien des affaires et aurait dû juste accueilli son fils. Donc, c'est sûr que les parents ont participé, ont créé, l'ont poussé vers un milieu où il n'aurait jamais dû se retrouver. Il vient quand même d'une bonne famille, il a des bons parents, mais des fois, l'émotion prend le dessus.

Lorsque ton personnage demande au parrain de travailler pour lui, est-ce qu'il se cherche en fait une nouvelle famille, un père adoptif en quelque sorte ?

Totalement. Je pense que l'on comprend bien que Vincent cherche à plaire à ses parents, cherche une famille, cherche à être épaulé dans la vie. Il ne réussit pas à l'avoir avec sa famille, donc il va vers ceux qui peuvent lui donner ça. Je pense qu'il est aussi attiré par le *glamour* de tout ça et par l'argent rapide et facile. J'ai beaucoup l'impression que Vincent et Zachary dans *C.R.A.Z.Y.* ont un peu la même quête. Ils cherchent l'amour de leur père, ils cherchent une famille, à se faire accepter, à se faire aimer. C'est juste qu'il y en a un qui gère ça un petit mieux que l'autre. C'est un peu la même prémisse : l'amour familial, puis l'acceptation.



« J'ai beaucoup l'impression que Vincent et Zachary dans *C.R.A.Z.Y.* ont un peu la même quête. Ils cherchent l'amour de leur père, ils cherchent une famille, à se faire accepter, à se faire aimer. »

MAFIA INC fait référence à un drame qui a eu lieu dans les années 1990 lorsque le jeune Daniel Desrochers a été tué accidentellement lors de l'explosion d'un véhicule piégé. Il aurait le même âge que vous aujourd'hui. As-tu souvenir de cette tragédie ?

Oui, je m'en souviens, mais je ne savais pas qu'il avait le même âge que moi à l'époque. J'étais en 5^e ou 6^e année. Je me souviens de la tension. Je viens de Pointe-aux-Trembles, ce n'est pas *Hochelag*, mais je me souviens que tout le monde en parlait. Tout le monde avait un peu peur. Surtout juste après. Il y avait aussi un bus carcéral qui avait été braqué et du monde avait été tiré. C'était arrivé à Pointe-aux-Trembles. Les gens étaient sortis dans la rue après, avaient fait des manifestations, ce qui avait forcé le gouvernement à prendre des décisions pour changer la loi.

Dans *MAFIA INC*, il y a vraiment un mélange entre la réalité et la fiction. Lorsqu'on présente le film, les gens nous demandent ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas vrai. Un aspect qui est vrai, c'est que la police a pendant des années blanchi de l'argent pour la mafia. Elle a monté un gros dossier et a arrêté tout le monde. Puis après, elle a payé les frais de l'opération avec l'argent de la mafia et elle a même fait un profit de genre deux millions. C'est quand même débile ! Le meurtre des enfants, ce n'est pas vrai, mais en même temps, cette forme de transport de drogues a déjà existé.

Sergio Castellitto qui incarne le chef de la piégé dans *MAFIA INC*



© CINDY BOYCE

En plus de la série *Fragile* qui a reçu de très bonnes critiques, tu vas paraître prochainement dans le film *Jusqu'au déclin* qui devrait sortir sur Netflix ce printemps. Lorsque le projet a été annoncé, le réalisateur Patrice Laliberté et son équipe ont surtout dû répondre à des critiques, puisque c'est une production Netflix. Que penses-tu de cette polémique ?

Je trouve qu'on devrait se réjouir que Netflix investisse de l'argent dans la culture québécoise, surtout en donnant la chance à un jeune réalisateur et à une jeune boîte de production qui en sont à leur premier long métrage, un film de genre en plus. Ce film n'aurait jamais été financé par la SODEC et Téléfilm, parce qu'il n'entre pas dans leurs critères. J'espère par contre que ce n'est pas le seul film que Netflix va financer au Québec.

Au Québec, on a un microcosme en télé et en cinéma. On est fermé sur nous-mêmes depuis longtemps. On vit à l'extérieur du Canada et on a notre propre *star-system*. Les gros joueurs ont un peu carte blanche depuis longtemps. Même si la SODEC et Téléfilm essayent de diversifier un peu, c'est quasiment tout le temps le même monde qui a le cash. Je ne suis pas surpris que les gros joueurs ne soient pas contents de l'arrivée de Netflix, parce que ça vient brouiller les cartes un peu et ça vient insécuriser beaucoup de boîtes de productions. C'est sûr, je ne suis pas d'accord qu'une méga corporation ne paie pas d'impôts et mette

son cash dans des paradis fiscaux, mais en même temps, on a tous des Samsung et des iPhone et on commande tous sur Amazon. Il y a quand même une hypocrisie là-dedans. Le milieu au Québec n'arrête pas de dire qu'il faut se battre contre Netflix au lieu de s'en inspirer et revoir notre façon de produire et d'essayer de proposer une offre différente à une autre génération qui va chercher son divertissement ailleurs.

De toute façon, quand Netflix est venu il y a un peu plus d'un an recevoir des *pitch* de projets, toutes les boîtes de productions étaient là. Après, ils se réunissent publiquement et ils disent qu'il faut se battre contre Netflix, mais ils seraient les premiers contents d'avoir de l'argent. Netflix a tout de même des budgets intéressants, surtout pour ici. Quand on a présenté *MAFIA INC* à Palm Springs, le public américain demandait le nombre de jours de tournage et n'en revenait pas qu'on ait réussi à faire ça en 35 jours. Et quand on leur disait qu'on avait 8 millions de budget, ils n'en revenaient pas non plus. Ils étaient sûrs qu'on avait genre 20 millions ou 25 millions pour faire ça. Aux États-Unis, 25 millions, c'est le budget d'un film indépendant.

Netflix devrait sortir le film ce printemps et il y aura des versions traduites qui vont être disponibles. Pour la version anglaise, ce sont les acteurs du film qui ont fait leur propre doublage, des acteurs québécois avec l'accent québécois. Je trouve que c'est une belle marque de respect de la part de Netflix de ne pas diluer la culture québécoise. Donc, même si tu ne veux pas regarder le film avec des sous-titres, tu peux écouter la version doublée en anglais tout en gardant l'essence québécoise avec notre accent, avec notre musicalité. Je leur lève mon chapeau pour ça.

Quel regard portes-tu sur ta carrière depuis l'énorme succès de C.R.A.Z.Y. ?

Je n'ai jamais aspiré à quoi que ce soit. J'ai commencé à trois ans à faire des films et de la télé et j'ai tout le temps eu du plaisir à faire ça. J'ai toujours voulu que ça continue, mais je n'ai jamais vu ma carrière comme étant un escalier à monter et qu'il fallait que je franchisse des étapes. Suite à C.R.A.Z.Y., le film m'a apporté tellement d'offres et ça m'a amené à travailler en Europe et à gagner des prix, à gagner un César. Je n'ai jamais pensé faire ça. Je viens de Pointe-aux-Trembles, je n'ai jamais fait d'accent français avant que je me retrouve là-bas. Ils m'ont donné un film, pis j'ai fait : « *Oui oui, je pense que je peux faire l'accent.* »

Moi, je dis tout le temps que j'ai été très chanceux. J'aimerais que ça continue, de continuer à vivre de ça, mais même si ma carrière s'arrêterait demain matin, j'ai accompli plus que je pensais et j'ai vécu des affaires extraordinaires. J'ai voyagé, j'ai travaillé avec des comédiens, des réalisateurs, des artistes

extraordinaires. Je suis très reconnaissant. Depuis quelques années, je travaille beaucoup moins. Je fais peut-être un projet par année, mais ce sont de beaux projets. Avant ce film., je n'ai pas travaillé pendant un an et demi. C'était *rough*, c'était *tough*, mais en même temps, j'ai fait *MAFIA INC* et c'est un beau projet. Je ne peux pas me plaindre. Je préfère faire un film extraordinaire chaque année et demie qu'en faire quatre par année que je n'aime pas vraiment.

Je sais que j'ai eu ben de la chance et je sais que c'est dû à C.R.A.Z.Y. Ça fait 15 ans et on m'en parle encore toutes les semaines. Je préfère qu'on me parle d'un gros succès qui a touché les gens qu'un film que tout le monde a haï, qu'on ait trouvé poche et qu'on me dise : « *Heille, c'est-tu toé qui as joué dans c'te film poche-là !* ». C'est quand même une belle chance d'être associé à un projet comme celui-là et de voir que tout le monde qui en a fait partie a eu de belles carrières. Bon, Michel Côté était déjà ben connu. (rires) Pour tout le monde, à part Michel Côté, ça changé leur vie !



« J'aimerais que ça continue, de continuer à vivre de ça, mais même si ma carrière s'arrêterait demain matin, j'ai accompli plus que je pensais et j'ai vécu des affaires extraordinaires. »





Le feu de foyer

Au centre de ma maison, ou presque, se trouve un poêle à combustion lente. Je crois qu'il n'y a pas plus grand plaisir de la vie quotidienne que d'avoir un bon feu qui crépite chez-soi. Si le désir m'en prenait, je pourrais chauffer toute la maison uniquement avec le foyer. Mais ça serait de l'ouvrage, puisqu'il faut alimenter le feu en continu. En mode combustion lente, c'est environ aux quatre heures qu'il est nécessaire d'y ajouter des bûches, ce qui veut dire qu'il faut se lever au beau milieu de la nuit pour le faire, au risque d'avoir froid au bout du nez le matin venu.

Ça ne serait pas un grand effort, mais cela nécessite tout de même une vigilance en continu. On ne peut pas quitter la maison toute la journée par grands froids sans risquer de se retrouver avec des tuyaux gelés. J'ai l'impression que l'on oublie trop souvent tout ce que nous apporte le « confort de la vie moderne », comme on dit. L'eau courante, le frigo, la cuisinière électrique, l'électricité à la demande, l'équipement de chauffage qui se règle au demi-degré près... On a tendance à être fasciné par les nouvelles technologies, mais on prend pour acquis celles un peu plus anciennes, qui font partie de notre quotidien le plus banal.

La fée électricité

En 1937, le peintre français Raoul Dufy présente une peinture aux dimensions monumentale à l'Exposition universelle qui se tient cette année-là à Paris, dont le titre est *La fée électricité*. Cette œuvre magnifique – je vous souhaite d'avoir la chance de visiter le Musée d'art moderne à Paris, où elle se trouve – avait été commandée à Dufy par la Compagnie parisienne de distribution d'électricité. Elle devait viser à « *mettre en valeur le rôle de l'électricité dans la vie nationale et dégager notamment le rôle social de premier plan joué par la lumière électrique* ».

Dans les années 1930 et 1940, l'électrification des ménages était une priorité de la plupart des gouvernements occidentaux, particulièrement en milieu rural. Des impératifs de productivité

économique se cachaient derrière les discours ventant le progrès ou le « rôle social » de l'électricité.

Être branché au réseau électrique permettait aux agriculteurs et aux familles de se dégager de la contrainte quotidienne du feu dans l'âtre, des lampes à l'huile et autres désagréments hérités du 19^e siècle. Au Québec, Duplessis, d'ailleurs, en avait fait un enjeu électoral à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. La « fée électricité » allait, effectivement, transformer de manière durable notre vie quotidienne.

Retrouver le temps lent

Il fait froid ? On « monte le chauffage » d'un simple ajustement au thermostat. Si on chauffe au bois, on doit nettoyer l'âtre de ses cendres, enfiler bottes et mentaux pour aller chercher des bûches à l'extérieur, installer le bois d'allumage, allumer le feu et patienter avant que la chaleur se diffuse.

Ça ne sont pas des tâches colossales, bien sûr, mais elles donnent un sens à la durée, au temps lent. De plus, elles sont « physiques », nos sens rappellent à notre corps que chauffer la maison n'est pas quelque chose d'abstrait.

Quand je fais un feu, je m'amuse parfois à compter les anneaux de croissance sur une des bûches, question de connaître l'âge de l'arbre. Certains ont 40 ans; des arbres qui chauffent la maison familiale que j'habite désormais étaient des arbrisseaux naissants au moment où mes parents l'ont construite.

Ça aussi, ça donne un sens au temps qui passe. La nature a mis la moitié d'une vie humaine pour chauffer quelques heures seulement la maison qu'ont bâtie mes parents lorsque j'avais moi-même que 10 ans...

Les « anciennes » manières de faire nous ramènent au concret de la vie matérielle. Je ne dis pas qu'on doive retourner au 19^e siècle, mais ces petits gestes nous font prendre conscience de toutes les facilités de la vie moderne.

Le RAPSIM fête ses 45 ans

François-Antoine Bourque • Organisateur communautaire au RAPSIM

Le 13 février a été l'occasion pour une centaine d'intervenant.e.s et de partenaires qui ont à cœur les personnes en situation d'itinérance de se rencontrer dans le cadre d'un forum pour célébrer les 45 années d'existence du RAPSIM. Ce forum a permis d'aborder une foule d'enjeux tels que les différentes trajectoires d'itinérance, l'hébergement d'urgence, la réduction des méfaits et le soutien communautaire en logement social.

Un brin d'histoire

Le RAPSIM a été créé en 1974 par un groupe d'intervenant.e.s du monde communautaire et de personnes issues des services sociaux. Ces personnes cherchaient à donner une voix aux personnes en situation d'itinérance, à faire reconnaître leurs besoins et à interpeller les gouvernements.

De fil en aiguille, le RAPSIM est passé de réseau d'échange à groupe de défense collective des droits, se positionnant régulièrement sur des enjeux d'actualité. Dans ses premières années, le RAPSIM a travaillé sur des dossiers comme la question des maisons de chambres, la judiciarisation, la législation sur l'ébriété publique et l'aide de dernier recours. Les interventions du RAPSIM ont amené les décideurs à revoir leur définition de l'itinérance, n'y voyant pas uniquement une absence de logement, mais bien une problématique complexe aux dimensions et ramifications multiples.

Le RAPSIM a défendu pendant plusieurs années l'importance et l'urgence d'adopter une politique nationale en itinérance par le gouvernement du Québec. C'est en 2014 que fut adoptée la Politique nationale en itinérance : *Ensemble, pour éviter la rue et en sortir.*

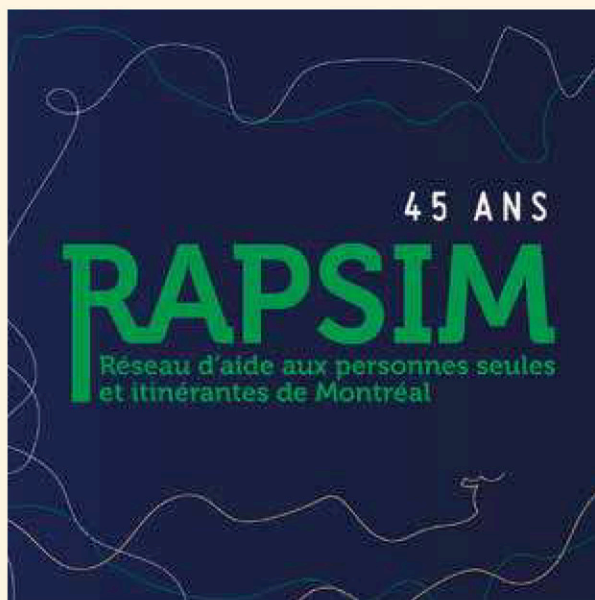
Cette politique a permis de reconnaître que la lutte à l'itinérance peut seulement être efficace si l'on agit sur plusieurs axes, en aval et en amont. Elle visait à faire de l'itinérance une priorité nationale et elle interpelle même plus de 10 ministères !

Fort de 110 organismes membres

Le regroupement compte à ce jour 110 organismes qui travaillent auprès des personnes en situation d'itinérance ou à risque de l'être : ressources d'hébergement, centres de jour et de soir, logements sociaux avec soutien communautaire, ressources actives en travail de rue et de milieu, en santé mentale, en toxicomanie, en insertion socioprofessionnelle ou en aide alimentaire. Ainsi en 2020, le RAPSIM compte plus de membres qu'il n'en a jamais eu, ce qui démontre à la fois l'ampleur de l'itinérance, mais aussi la mobilisation pour la contrer.

Le travail du RAPSIM et de ses membres se concrétise en avancées importantes, et ce, sur plusieurs fronts. Pensons notamment à la mise en place de sites d'injection supervisée (SIS) et au développement de plusieurs unités de logements sociaux avec soutien communautaire.

Alors que les besoins demeurent importants et en croissance, les réponses apportées par nos membres pour prévenir et lutter contre l'itinérance sont à mettre en évidence puisque ce sont eux qui interviennent souvent en première ligne. Si le phénomène de l'itinérance continue de croître malgré les actions déployées par le Réseau depuis 45 ans, force est de constater que les investissements publics sont hélas encore insuffisants. ■



RAPSIM

Le réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal
www.rapsim.org | Tél. : 514 879-1949



© JASON PARÉ



par Benoît Chartier

Camelot métro Côte-Vertu &
IGA promenades Ontario

Laurent Gascon est un artiste montréalais né en 1949. Je l'ai rencontré au milieu de l'été 2019, il m'a encouragé en achetant *L'itinéraire* au IGA de la Place Frontenac et il m'a également encouragé à écrire. J'ai aussi eu la chance de voir l'artiste travailler sur sa dernière œuvre qui se trouve sur un mur de la Maison de la culture Janine-Sutto, sur la rue Frontenac. Vous pouvez voir la photo de cette œuvre ci-haut. Par contre, cette photo n'égale pas la beauté de l'œuvre que vous pourrez seulement apprécier à sa juste valeur en la voyant en personne.

Les murales de Laurent Gascon

« ... l'art, c'est
quelque chose qui
nourrit l'esprit aussi. »

L'artiste a commencé à faire des mosaïques aux alentours des années 1980-1990. Par contre, celui-ci était déjà connu pour ses toiles dans les années 1970. Il est le fondateur de l'organisme Escouade de la muralité, un atelier pour descendre les arts dans la rue. Il a trouvé une façon de faire de l'art de rue pour la rue. Ses œuvres sont réalisées en partenariat avec la Société de promotion des arts gigantesques (S.P.A.G.), située dans le sous-sol du Bain Mathieu. C'est dans cet organisme de la rue Ontario que Laurent Gascon travaille à la préparation de ses mosaïques. L'artiste demeure depuis longtemps en République dominicaine, mais revient de temps à autre pour réaliser ses œuvres.

Ses œuvres uniques sont exposées tout le long de l'est de la rue Ontario. Il y en a à peu près une dizaine. Dans ces dernières, il rend hommage à des artistes tels qu'Yvon Deschamps, La Bolduc, Pauline Julien, Robert Gravel, Plume Latraverse, Marjo, Paul Buissonneau, Gilles Vigneault, Raymond Lévesque et Vittorio. La mosaïque de Vittorio est la première murale que Laurent Gascon a réalisée à Montréal en 2009, pour faire hommage à son ami et artiste affichiste Vittorio Fiorucci après l'avoir perdu en 2008.

Chaque mosaïque comprend des milliers de pièces de céramique, chacune coupée au millimètre près, dans la forme désirée. Plus précisément, chaque mosaïque peut contenir environ entre 3500 à 10 000 pièces. La murale d'Yvon Deschamps, contenant près de 4000 pièces de céramique, a pris un peu moins de deux mois à être finalisée.

La santé visuelle dans Hochelaga

Les œuvres de Laurent Gascon sont inusitées, gigantesques et merveilleuses. Son art embellit le paysage d'Hochelaga, nous sortant de la monotonie de la brique pure et dure. Il nous égaye avec son art subtil et attrayant qui nourrit l'esprit. Dans les termes de Laurent Gascon, c'est ce qu'il appelle la « *santé visuelle* » dans une entrevue donnée à Radio-Canada en 2017. Pendant cette entrevue, Laurent Gascon a expliqué ce concept ainsi : « *Ici, c'est un quartier défavorisé et ça rend les gens heureux de voir que la Ville investit de l'argent pour ce que j'appelle "la santé visuelle", parce que ce sont des gens qui n'ont pas accès à l'art du tout et l'art, c'est quelque chose qui nourrit l'esprit aussi. Alors, si ça peut éveiller leur désir d'aller visiter des galeries ou des musées...* »

Ça vaut la peine de se déplacer pour voir les mosaïques de l'artiste, car sur internet on ne peut pas juger de la beauté de cet art subtil. Celui de Laurent Gascon est un art vivant, constamment en mouvement. Visuellement, il y a plusieurs facteurs qui font en sorte qu'un observateur aguerri peut expérimenter une même œuvre de M. Gascon de différentes façons. Par exemple, selon l'heure de la journée, la luminosité des journées ensoleillées ou même des journées sombres donnera un air différent à chaque œuvre. En hiver, le reflet du soleil sur la neige fait ressortir les couleurs vives de chacune des pièces de céramique. Ce phénomène est d'autant plus intéressant, car les murales de l'artiste ne sont pas illuminées par de l'éclairage artificiel. Il est donc mieux de les voir le jour.

En plus d'être merveilleuses, ces œuvres sont accessibles à tous. Les gens peuvent aller les voir intentionnellement, mais plusieurs pourront aussi les découvrir en prenant une marche de santé, ou bien en se déplaçant sur la rue Ontario. Je vous encourage à aller les voir et en profiter pleinement. N'oubliez pas, c'est gratuit !





Dans la tête des camelots

Comédie de fesses

Deux femmes en or avec Louise Turcot et Monique Mercure. Ça a fait évoluer le Québec sexuellement. Il fallait avoir du front tout le tour de la tête pour faire ce genre de film. C'était tabou à l'époque.

BENOIT CHARTIER

CAMELOT MÉTRO CÔTE-VERTU ET IGA PROMENADE ONTARIO

Fête sous haute surveillance

Le Party de Pierre Falardeau. Ça se passe dans une prison et ça permet de voir comment ça se passe en dedans. Je l'ai vu à la télévision la première fois. J'ai bien aimé la scène où la chanteuse country Lou Babin interprète *Le cœur est un oiseau* de Richard Desjardins.

DENIS BOURGEOIS

CAMELOT JEAN-TALON / CHRISTOPHE-COLOMB

Un gros cave

La franchise *Elvis Gratton*. Je trouve ça drôle. Ce n'est pas un humour trop dégradant. C'est un humour qui passe bien et il n'y a pas de temps morts. Le personnage est suffisamment coloré pour être intéressant à regarder. Ce que je trouve drôle, c'est que c'est un gros cave qui est à l'argent. Par contre, le discours politique des films ne m'atteint pas vraiment.

ANTOINE DESROCHERS

CAMELOT ÉPICERIE METRO, SAINT-HUBERT / BOUCHER

Quel est ton film québécois préféré ?



Bonjour/Hi

Bon Cop, Bad Cop, parce que c'est un film qui projette ce qu'est vraiment le Québec. On est une société bilingue, on est ouvert et on est drôle. Je n'ai pas vu la suite encore. J'aime beaucoup Patrick Huard, entre autres pour son rôle dans *Taxi 0-22*.

LYNN CHAMPAGNE

CAMELOT ET PRÉPOSÉE À LA CUISINE

Pompiers en alerte

Cité en feu avec Henry Fonda. Ce n'est pas un film québécois, mais il a été tourné à Montréal. Il y a pas mal d'action et j'ai aimé ça parce qu'il y a beaucoup de pompiers.

ANDRÉ-GUY CHARRON

CAMELOT MÉTRO JOLICOEUR

Les ravages de la guerre

Les Plouffe. Il y avait Juliette Huot qui jouait dedans. Ça parlait de la guerre et tout ça. Je trouve ça triste lorsque Juliette perd son fils à la guerre.

DIANE CURADEAU

CAMELOT MÉTRO DE L'ÉGLISE

Bon voyage !

J'ai mon voyage ! C'est une comédie d'action avec Dominique Michel, Régis et René Simard. J'ai aimé les aventures qu'ils vivent pendant leur voyage. Y'a la roulotte qui décroche de la voiture à un moment donné. Les Simard étaient très jeunes à l'époque.

CÉCILE CREVIER

CAMELOT MÉTRO L'ASSOMPTION

Santé

par Alexandra Guellil

© LAFOREST SABOURIN/ DROITS D'AUTEUR CSC



mentale

Le juge en chef Wagner brise les tabous



C'est la première fois qu'un haut magistrat vient à L'Itinéraire. Cela est d'autant plus intéressant si on souligne que l'accès à la justice est un enjeu primordial pour les personnes marginalisées, comme nos camelots. En novembre 2019, le juge en chef de la Cour Suprême du Canada, Richard Wagner, nous a accordé une entrevue, quelques heures avant le grand banquet célébrant les dix ans d'existence de Juripop, une clinique juridique favorisant l'accès à la justice. Nous avons discuté, avec l'un des trois Québécois siégeant à la plus haute cour du pays, de l'importance de briser les tabous en santé mentale, d'itinérance, d'inégalités sociales et d'accessibilité à la justice.



RAPPEL DES FAITS

En 2019, le **juge Clément Gascon** a admis publiquement souffrir d'anxiété et de dépression. Au mois de mai le magistrat a disparu pendant plusieurs heures. Publiquement encouragé par le juge en chef Wagner, le juge Gascon a invité tous ceux qui devaient composer avec cette problématique, quel que soit leur statut social, à briser le silence.

En mai 2019, lorsque le juge Clément Gascon a été retrouvé, que s'est-il passé dans votre bureau ?

En discutant, nous avons pris la décision de tirer quelques bénéfices de la situation dans la mesure où l'on pouvait aider des personnes. Le juge Gascon a eu beaucoup de courage, notamment en raison de sa crise de panique qui était survenue dans les semaines précédentes de l'évènement, causant forcément beaucoup d'inquiétudes dans la communauté. Il a conclu lui-même qu'avec de telles circonstances, il fallait révéler publiquement qu'il souffrait de dépression depuis plusieurs années. Cela ne l'a pas empêché de devenir juge à la Cour suprême du Canada. Les problèmes de santé mentale sont malheureusement tabous dans certains milieux et probablement de façon plus aigüe dans le milieu juridique et judiciaire. Les professionnels hésitent souvent à les reconnaître par peur d'être mal vus et il y a beaucoup de préjugés. On souhaitait donc, avec le juge Gascon, apporter un certain bénéfice à toutes ces personnes qui hésitent à en parler, mais qui devraient le faire et obtenir des soins. Ce n'est pas parce qu'on a un problème de santé mentale qu'on ne peut pas réussir dans la vie et qu'on ne peut pas contribuer à la société.

Comment cela a-t-il été perçu entre les murs de la plus haute cour du pays ?

La réaction des collègues a été à peu près la même que la mienne c'est-à-dire très positive. C'était notre collègue qui avait besoin d'aide. On devait l'aider, on devait réfléchir à ce que l'on pouvait faire pour l'appuyer. Est-ce que cela aurait été la même chose il y a 25 ans ? Je ne sais pas, je n'étais pas là. Mais c'est la réaction que nous avons tous eue, et je pense qu'elle est correcte, et que l'on devrait l'encourager le plus possible. Les gens pensent que parce qu'on est des professionnels du droit, des avocats ou des juges, qu'on est à l'abri de ce type de problèmes de santé mentale, mais ce n'est pas vrai : tout le monde est pareil, quel que soit son rang social. On est tous vulnérables, on est tous susceptibles de connaître ce type de problèmes et c'est pour cela qu'on doit tous avoir accès aux mêmes soins.

Un juge siégeant à la Cour suprême du Canada sous traitement peut-il honorer son mandat ?

Absolument! On est aujourd'hui dans une période où la médecine a bien évolué et où les remèdes et procédés font en sorte que les personnes ayant ce type de problèmes fonctionnent très bien en société, lorsqu'ils sont contrôlés. Dans le cas du juge Gascon, il devait recevoir une médication plus ajustée à ses symptômes. Je tiens à dire qu'il a été l'un de nos meilleurs juges au pays. Il a contribué et contribue encore à l'évolution de la société.

Doit-on dire publiquement qu'un juge est sous médication ou consulte un psychologue, avant qu'une cause ne lui soit confiée ?

Je crois qu'il faut tout de même faire attention avec cela parce qu'on touche quand même au domaine de la vie privée des personnes, en situation d'autorité ou non, professionnels du droit ou non. Si aucun préjudice n'est causé à autrui, je ne vois pas la nécessité de dévoiler nos conditions médicales. S'il n'y a aucun impact sur nos agissements comme tels, nos décisions ou nos comportements, cela doit rester du domaine privé.

Votre réponse aurait-elle été la même si on parlait de problème de dépendances aux drogues, à l'alcool ou aux jeux ?

Oui, ces dépendances sont avant tout des maladies et comme toutes maladies, les personnes concernées doivent avoir accès à des soins. Je considère que beaucoup de personnes peuvent subir les contrecoups d'une intoxication. Je crois que toute la question est de pouvoir l'identifier comme une maladie et d'aider la personne, si elle le veut bien.

Avez-vous dans le cadre de vos fonctions actuelles ou antérieures eu des moments d'anxiété ?

Je ne me suis jamais retrouvé, et heureusement, pour le moment en tout cas, et on va toucher du bois, dans une situation où j'étais dans l'impossibilité d'accomplir mes fonctions comme il se doit. Mais, il faut se protéger. En parler ouvertement est la première étape de la guérison. Vous savez, tout le monde peut ressentir un stress énorme. Je n'ai jamais eu évidemment à consulter pour un problème de cet ordre-là, mais il est arrivé des périodes où en tant que juge de la Cour supérieure, Cour d'appel, Cour suprême ou comme avocat, où je me sentais très fatigué, très susceptible. Cela était dû au volume d'affaires à traiter ou à l'importance d'une cause. On peut être très anxieux, sans pour autant que cela nous empêche de fonctionner. Dans ces moments-là, il faut se dire qu'on doit retrouver un équilibre. Quand j'ai beaucoup de travail et que je ressens du stress, quand beaucoup d'éléments dans ma vie personnelle et professionnelle m'assaillent, j'essaie d'en parler et de faire beaucoup d'exercice physique. C'est ce qui me permet de retrouver l'équilibre.

« Ce n'est pas parce
qu'on a un problème
de santé mentale qu'on
ne peut pas réussir
dans la vie et qu'on ne
peut pas contribuer à
la société. »



© LAFOREST SABOURIN/ DROITS D'AUTEUR CSC

Quelles sont les causes où vous vous sentiez plus vulnérable ?

On est tous des êtres humains et il y a, par définition, des situations qui nous affectent plus que d'autres, en fonction de nos valeurs et de notre éducation. Dans le domaine juridique, certaines situations frappent l'imaginaire et sont très difficiles à constater en matière criminelle, entre autres lors des crimes contre la personne, des meurtres ou même des fraudes. J'ai été très secoué de voir l'impact qu'une fraude pouvait avoir sur un individu dans l'affaire **Norboung**. C'était une affaire d'une grande violence morale. Ces types de causes viennent

nous chercher comme individu. Mais, heureusement que l'on ressent des émotions ! Si on était des robots sans sentiment, je ne pense pas que l'on aurait une justice adéquate. La justice doit comprendre aussi le fait qu'un(e) juge utilise son éducation, ses sentiments, ses connaissances quand il/elle rend sa décision. J'ai toujours prétendu qu'on apprécie la valeur d'une société par la façon dont on traite les plus vulnérables et plus démunis qu'ils soient délinquants, accusés ou victimes.

RAPPEL DES FAITS

À la tête de **Norbourg**, une entreprise de gestion de fonds de placement, Vincent Lacroix a fraudé 9200 personnes qui lui avaient confié leurs avoirs. En 2009, l'homme a plaidé coupable à 51 chefs d'accusation et a été condamné à 18 ans de prison.

Pourquoi les juristes peuvent-ils être sous pression ?

La profession de juriste, et c'est encore plus vrai pour les avocats qui plaident pour autrui, est faite pour des personnes qui se nourrissent de conflits. Si l'on va en Cour, c'est parce qu'il y a un conflit. Cela engendre bien évidemment un certain niveau de stress. Le juriste ou l'avocat a beaucoup de pression sur les épaules pour accomplir sa mission et faire respecter, défendre ou faire valoir les droits de ses clients. On se sent responsable pour quelqu'un d'autre. Il y a parfois des intérêts financiers ou patrimoniaux en jeu et c'est nous qui devons les défendre ou les faire valoir. Certaines personnes peuvent absorber, traiter ou s'ajuster avec ce niveau de pression alors que d'autres ont plus de difficultés.

Que pensez-vous de notre société quant à son traitement des plus vulnérables ?

Si on se compare avec d'autres sociétés, on peut facilement se consoler. Mais on a encore beaucoup de travail pour éradiquer les inégalités. On a un bon système de justice, avec une magistrature bien formée et éduquée, mais encore faut-il qu'on puisse l'utiliser ! Trop de personnes n'ont y ont pas accès, soit parce qu'elles ignorent leurs droits et ne peuvent les faire valoir, soit à cause des coûts ou des délais. En termes de lois, on est en avance sur plusieurs plans, le Code de procédure civile du Québec a évolué depuis les années soixante, il est moins rigide, favorise la médiation ou autres modes alternatifs et un juge a plus de latitude. Oui, il est vrai qu'on est plus conscients qu'avant, mais le travail est continu.

Les tribunaux sont-ils à jour sur les problèmes de santé mentale ?

Ils composent avec plus d'informations sur le sujet qu'auparavant : les experts viennent témoigner et le juge cherche à en savoir plus. Les connaissances scientifiques sont plus portées à l'attention des juges et tribunaux de telle sorte qu'ils peuvent décider s'ils ont affaire à un véritable délinquant, qui pourra bénéficier peut-être de certains programmes de réhabilitation, ou à une personne qui a besoin de soins. Et dans le second cas, le juge n'hésite pas.



Que devrait-on changer à l'aide juridique ?

C'est une question de priorités et de ressources. Les gouvernements n'ont pas des moyens illimités. D'un autre côté, investir dans la justice est fondamental pour la démocratie. Elle a été pendant longtemps le parent pauvre de la société canadienne et de la plupart des sociétés soi-disant démocratiques. En 2020, il y a des personnes qui sont encore trop riches pour en bénéficier et trop pauvres pour s'en passer. Cette question peut être réglée simplement en augmentant les seuils limites.

Doit-on juger autrement les personnes marginalisées ?

Nous devons être capables de moduler nos décisions en fonction du profil des personnes qui se présentent devant nous. Quand on parle d'itinérance, on ne peut malheureusement passer outre les problèmes de santé mentale ou d'accessibilité aux soins. Vous le savez comme moi : il y a des personnes itinérantes qui ont des doctorats ! La plupart sont du beau monde qui a eu une malchance dans la vie. Alors quand vient le temps de décider de leur sort, il est important de prendre cela en compte.

RAPPEL DES FAITS

M. Ewert est un détenu fédéral qui s'identifie comme métis. Il purgeait deux peines concurrentes d'emprisonnement à perpétuité pour meurtre et tentative de meurtre. Puisque certains des outils utilisés pour prendre des décisions à son sujet avaient été créés surtout pour des non-Autochtones, M. Ewert a soutenu qu'ils généraient des résultats moins exacts à l'endroit des Autochtones. Il soutenait que les outils utilisés à l'égard des délinquants autochtones n'avaient pas prouvé leur efficacité. La Cour fédérale a donné raison à M. Ewert, mais cette décision a été infirmée par la Cour d'appel fédérale. En 2018, la Cour suprême a jugé que les autorités carcérales doivent démontrer que les outils psychologiques et statistiques qu'elles utilisent pour prendre des décisions à l'égard des détenus autochtones sont efficaces pour eux.

« J'ai toujours prétendu qu'on apprécie la valeur d'une société par la façon dont on traite les plus vulnérables et plus démunis qu'ils soient délinquants, accusés ou victimes. »

Beaucoup de personnes itinérantes commettent un délit pour passer l'hiver en centre de détention, les services et centres d'hébergement étant débordés. Que pensez-vous de cette réalité ?

Je la trouve désolante, mais dans un sens, je comprends qu'on puisse souhaiter un minimum de confort pendant la période la plus difficile de l'année. Je trouve néanmoins malheureux qu'on soit obligé d'utiliser le système. Sans être un expert du domaine, je dois l'avouer, pour inverser la donne, je crois que cela prend plusieurs étapes. C'est difficile de mettre le doigt sur la solution ultime qui réglerait ce problème. Je reste néanmoins persuadé que le dialogue, l'information et l'accompagnement sont la clé. Quand on pense à l'itinérance cachée et à d'autres phénomènes comme les féminicides, qui sont de plus en plus nombreux au Québec, je m'interroge sérieusement : dénonce-t-on suffisamment ces situations-là ? Les juges ne peuvent intervenir que lorsqu'ils sont appelés à le faire, mais les élus ont aussi leur part de responsabilités. Un juge ne fait pas de politique. Quand on parle de tous ces phénomènes, on a de quoi être choqué : on est soi-disant une société riche, paisible et développée, mais dans une telle société, tout cela ne devrait pas exister. Point à la ligne !

Un juge rend-il toujours des décisions justes ?

Il y a plusieurs façons de corriger les injustices. Lorsque le dossier nous arrive, on doit rendre une décision. On ne peut pas intervenir en amont, en prévention. Tant et aussi longtemps qu'il n'y a pas de dossier présenté, un juge ne peut pas intervenir. Prenons le cas de la cause **Ewert contre la Reine**. En ce qui me concerne, c'était une injustice qui pouvait être modifiée par une décision judiciaire. Je crois que les juges aujourd'hui sont plus conscientisés sur l'impact de leurs décisions. Ce n'est plus vrai qu'ils se tiennent uniquement derrière leur bureau. Certains juges se sont déjà rendus en prison, en Centre de détention ou de soins pour comprendre les impacts de leur décision. Et cela peut les aider. Il y a réellement un souci de rendre la bonne décision, ce qui provoque justement beaucoup de stress et de pression. Quand on s'en fout, il n'y a ni pression ni stress !





ISABELLE RAYMOND
CAMELOT MÉTRO JOLICOEUR

Passage obligé

Depuis le mois de juin, j'occupe un nouvel emploi comme agente de sécurité. C'est une job sur appel et je travaille à des événements spéciaux à l'extérieur, comme à l'intérieur. Puisqu'il y a beaucoup moins de contrats l'hiver, j'ai recommencé à vendre *L'Itinéraire* et à rédiger des articles. Les deux emplois que j'occupe sont très différents l'un de l'autre.

Contrairement aux démarches d'emplois que j'ai faites il y a quelques années, ça ne m'a pas pris de temps avant d'avoir une job en sécurité privée : moins de trois semaines. Entre-temps, j'avais eu plusieurs entrevues d'embauche. La dernière que j'ai faite, c'était en groupe et on faisait des mises en situation. Une chance que j'ai fait de l'improvisation avec mes collègues camelots, parce que j'aurais été plus gênée. Immédiatement après l'entrevue, j'ai su que j'étais engagée et deux jours après, je pouvais aller chercher mon uniforme. J'étais tellement contente, au retour, je suis tombée sur la même conductrice d'autobus que j'ai eu pour mon allée et on s'est reconnues. Je lui ai dit fièrement « Yes ! J'ai eu la job ! ». J'ai presque dansé dans le bus. Elle m'a félicitée. Ce que j'aime de ce milieu de travail, c'est qu'ils n'ont pas peur de donner une première chance. Tout le monde qui a la formation adéquate, peu importe leur âge, origine, culture, orientation ou identité sexuelle, a autant de chance d'être engagé.

Nouvelle équipe, nouvel environnement

J'étais quand même assez nerveuse lors de mon premier contrat, je ne connaissais personne. Mais, vu que *L'Itinéraire* m'a aidé à développer mon côté social, j'ai malgré tout bravé mes craintes en allant vers les autres. Plusieurs employés étaient nouveaux, ça aide à briser la glace. J'ai rencontré des personnes formidables. J'aime autant mes collègues de la sécurité que ma gang de camelots. J'ai eu beaucoup de bons conseils d'agents plus chevronnés, et des anecdotes intéressantes qui peuvent m'aider si jamais je vis la même situation. La seule chose que j'ai trouvée plus difficile, c'est qu'il n'y a pas

d'endroit pour faire du social quand on ne travaille pas, comme n'importe quel autre emploi, contrairement à *L'Itinéraire* où on a le Café.

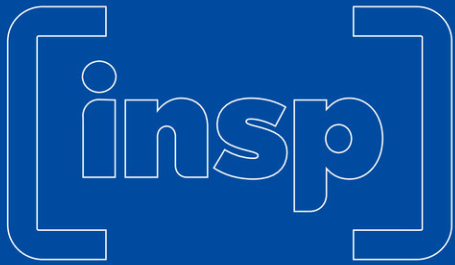
En couvrant plusieurs événements et festivités, je découvre un environnement inconnu à chaque fois. Au début, ça me donnait l'impression de commencer un nouvel emploi d'un contrat à l'autre, car j'avais aussi différentes tâches à faire. Ma job de sécurité est la meilleure école qui soit, j'ai appris beaucoup plus qu'à ma formation. L'hiver, il peut y avoir des événements extérieurs, même s'il fait froid. Mon travail de camelot m'a aidée à être plus endurante à la basse température, je pense que j'aurais eu plus de difficulté à affronter le froid pour les contrats hivernaux sans cela.

De travailleuse autonome à salariée

Pendant mes quatre ans à *L'Itinéraire*, je n'avais pas de patron. Je décidais si j'allais vendre le magazine ou pas. Une fois sur mon spot de vente, si j'étais tannée après deux heures, je pouvais partir chez moi. Maintenant, je ne dois en aucun cas quitter mon poste sans permission du superviseur. Je n'ai pas du tout de problème avec ça. Même si je dois être plusieurs heures debout, le contact humain fait passer le temps plus rapidement. Comme lorsque je dois faire des fouilles, je ne vois pas le temps passer, puisque ça m'occupe. Mais ce n'est pas ma tâche préférée, je ne suis pas quelqu'un d'intrusif.

Ce que je trouvais étrange au début, c'était de se faire dire quoi faire par les superviseurs, chefs d'équipe et même les collègues. Mais c'est normal, puisqu'on est une équipe. Les superviseurs que j'ai eu l'occasion de rencontrer sont très gentils, ils ne nous prennent pas de haut et sont surtout là pour nous diriger, nous épauler en cas de pépins et s'assurer que les opérations se passent bien. Ils ne jouent pas au boss. Pour être agent de sécurité, il ne faut pas avoir de problème avec l'autorité.

L'hiver, ça me permet de jumeler deux emplois que j'aime, celui d'agente de sécurité et celui de camelot-rédactrice. En attendant d'avoir un contrat plus stable et permanent.

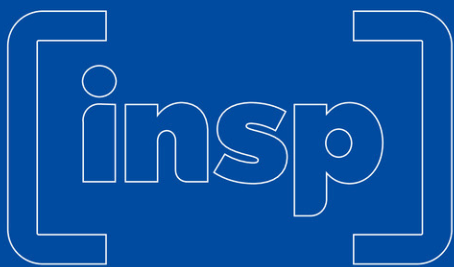


Tous les 15 du mois, nous publions du contenu original INSP. Membre du réseau international des journaux de rue, *The Big Issue Australia* a récemment publié les témoignages de camelots qui ont vécu de près les feux qui ont ravagé une grande partie du pays, laissant dans leur sillage meurtrier destruction et désolation. Deux d'entre eux se racontent.



© TRACEY NEARMY | REUTERS

An injured kangaroo with a joey in its pouch, limps through burnt bushland
Cobargo, Australia January 9, 2020.



Australia

Courtesy of *The Big Issue Australia* / INSP.ngo



Trevor

Trevor has sold *The Big Issue Australia* since 2005. He lives in the Blue Mountains, New South Wales, with his wife Ellen – who he met while selling the magazine.

I live in Mount Victoria, in the Blue Mountains in New South Wales (NSW). There is a place here called Mount York Road, which is only 800 metres away [from our house]. We had bushfires there six years ago, and it's hit the same area again, closed the highway and impacted on Katoomba and Blackheath – some people were evacuated. We had everything ready, just in case we were told to evacuate straight away – photos, our personal papers and a small bag of clothes. And my wife took them to a friend's place for safe keeping, so she looked after them for a number of days.

I felt apprehensive, we didn't know what to expect. Especially the Saturday before Christmas – the winds were so fierce and towards the end of the day, the whole daylight situation changed and it became very dark. We were inside the house watching all these embers, the smoke was just so dark. And I thought, "Oh no, don't tell me we're going to cop it, too." It was very hot, it was easily over 40 degrees Celsius. We are on the southern side of Mount Victoria and the fires were coming from the north. The fire was like a complete wall, I can't describe it any other way, right across the northern side of Mount Victoria. We were terrified. I just couldn't believe the column of grey smoke right across the sky.

We were on tenterhooks for about three or four days. We listened to the radio, and looked at the TV and internet for information, like the Rural Fire Service, that tells us what sort of area the fires are in at the moment. We're always at the ready in case we have to take off. We've been putting up with this for the last month. We had the house closed up, but everything got inside the house, smoke was able to creep in. There was smoke for weeks. In the last couple of days, we have had a bit of a reprieve from the smoke, because the weather's coming back again. We're still apprehensive – the fires are still going. We had a lightning storm last night – it can start new fires. We won't be settled until the fires are gone.

Over the last week, I've noticed the birds a bit more, which is wonderful. The black cockatoos, which we haven't seen for ages. Ellen saw a lyrebird in the next-door neighbour's veranda the other day. They're coming back in, away from the fire zones.

In the community here, everyone's concerned. Where I sell *The Big Issue* in Katoomba, everyone's waiting for a wet couple of weeks to come along. [The bushfires] have impacted on tourism, there's hardly anyone around. The smoke was getting in your eyes and your lungs. We're concerned about the water levels here in NSW, and the drought, it's really affecting us. The price of food is starting to go up again.

This is by far the worst bushfire season we've ever had. I've been on this earth 63 years, and I've never seen anything like it. My sister lives in Omeo, about six hours away in Victoria, and they were surrounded by fire there as well.

We've still got another month of summer to get through.



© PETER HOLCROFT

Big Issue Australia vendors on the bushfires ravaging their country

As fires continue to burn a path through the Australian bush, claiming lives and homes and displacing communities, two *Big Issue Australia* vendors give first-hand accounts of the impact of the devastation.

By Big Issue Australia vendors



© NAT ROGERS

Ron

Ron sells *The Big Issue* in Adelaide.

I've got two young people from New South Wales who got caught up in the bushfires staying with my wife Katie and me. Esther is 16 and Belinda is 21. It's only them and their father. They lost their house in the fires just after Christmas and now they are homeless. That's why I'm helping them. One of them also suffers from bad asthma.

They are friends of a friend who asked if we could take them in as he didn't have room for the girls and their dad. I said, "No worries, they need all the help they can get."

They were flown to Adelaide from New South Wales by a charitable organisation. We've had them for about a week. They've lost just about everything but at least they are alive, that's the main thing. They were on a farm in Douglas Park, and lost two horses and three dogs... They're holding up okay – they are seeing a counsellor at Royal Adelaide Hospital.

They're going to stay with Katie and I for a while. They want to stay in South Australia now, so the Salvation Army is going to try and find them accommodation. I've said to them they can stay with us until they find something.

I also have my granddaughter, who is six, living with us. She loves it and they love her so there's five of us. It's a bit cramped but we all get along. Plus, the 16-year-old has headphones for her music, so there's no loud music being played !

We've opened our home to them because they are worse off than we are. If I can help someone in a crisis like this, I will. My wife thinks the same way. What goes around comes around, I say. It's the same when people buy *The Big Issue*, they give a little bit and get a lot back in life. I'm not religious but I believe life goes like that. Esther and Belinda are very grateful they have somewhere to stay.



par Roger Perreault
Camelot à la distribution

L'industrie de la **et la prot**



mode lection de l'environnement

Entrevue avec

Léonie
Daignault-Leclerc

L'environnement, l'écologie, la protection des espèces, le développement durable et le plaisir sont des irréconciliables, croyez-vous? Eh bien non, la designer Léonie Daignault-Leclerc en fait une brillante démonstration dans le livre *Pour une garde-robe responsable*.

C'est sans hésitation qu'elle a répondu à *L'itinéraire* pour parler de son livre. Nous avons vu débarquer dans nos locaux une jeune femme de 28 ans, entrepreneure, déjà engagée dans l'industrie de la mode durable, soucieuse de produire des vêtements écologiques, durables et éthiques. Son dynamisme et son enthousiasme, son initiative (à 12 ans, elle fabriquait déjà des vêtements pour ses amies et elle), sa fierté de parler de son ouvrage, de ses valeurs environnementales et sociales étaient manifestes.

Après des études collégiales en design de mode, Léonie Daignault-Leclerc obtient un baccalauréat en commercialisation de la mode à l'École supérieure de mode de Montréal. Pour en apprendre plus sur ce monde, elle quitte le Québec pour aller entreprendre une maîtrise des arts en mode avec une spécialisation en mode durable à l'Université Ryerson de Toronto, seul endroit au Canada où un tel programme est offert.

En 2015, malgré son jeune âge, elle lance la marque Gaia & Dubos (Gaia est, chez les Grecs anciens, la déesse de la terre et la déesse mère).

L'écolo de la gang

Son livre, c'est le moins qu'on puisse dire, débute de façon plutôt fracassante. Ses premiers mots : « *J'ai reçu un coup de pelle en pleine face* » quand une amie lui fait prendre conscience de ses habitudes de consommation vestimentaire.

Elle a toujours été l'écolo de la gang, celle qui chicanait tout le monde quand ils prenaient leur voiture pour parcourir deux kilomètres, qui les blâmait pour ne pas recycler le petit cylindre de carton de papier de toilette. Comme l'écologie a toujours fait partie de ses valeurs depuis qu'elle était toute petite, elle prenait conscience de la contradiction entre son discours et ses pratiques.

Étudiante au cégep, elle explique que « *Je dépensais énormément d'argent dans le fast fashion, la mode rapide, tendance, cheap, pas cher. Dans ma tête, l'impact environnemental n'était aucunement lié. Il y a 10 ans, le développement durable, ce n'était vraiment pas à la mode. Je ne savais rien de tout ça* ».

Grotesque commerce polluant

C'est à l'université, alors qu'elle doit faire un travail sur un sujet de son choix, que tout débute. Elle décide de mener sa « *petite enquête* » sur les impacts environnementaux et sociaux de l'industrie de la mode. Le moment était venu de se mettre à la page. Mais ce qu'elle a découvert, dit-elle, l'a choquée monstrueusement. Ce monde à l'allure si *glamour*, elle le décrit aujourd'hui comme un « *grotesque commerce* ».

polluant et inhumain. Il s'agit d'une industrie dont la seule préoccupation est de faire consommer le plus possible. Ce système, le fast fashion, fabrique des vêtements qui sont presque considérés comme jetables. Chaque fragment de cette industrie a une incidence horrible sur la planète et sur l'humanité. J'étais désespérée. Je me sentais trahie, trompée. Mais surtout, je me sentais responsable. »

Cette réflexion l'amène à une préoccupation écologique bien sûr, mais également à une préoccupation sociale. Elle écrit en prologue de son livre : « *L'industrie de la mode rapide se dit soucieuse de démocratisation en faisant baisser les prix pour augmenter les ventes, mais à quel prix ?* » En faisant fabriquer leurs collections à l'étranger, ces entreprises sont en mesure de réduire les coûts tout en se déresponsabilisant des répercussions humaines et environnementales. Les conditions et le rythme effréné de surproduction et de surconsommation entraînent des impacts environnementaux et sociaux désastreux. La Terre n'est tout simplement plus capable de supporter de telles quantités de production et de mises au rebut.

C'est ici, poursuit-elle « *qu'entre en ligne de compte le développement durable qui fait partie d'un tout circulaire divisé en trois piliers : les personnes, la planète et le profit.* »

Conditions de travail immondes

Mais pour atteindre un degré de compréhension adéquat des coûts humains qu'entraînent toutes ces pratiques, il faut être informé. Il faut savoir qu'environ une personne sur six, sur la planète, travaille de près ou de loin dans l'industrie de la mode. Savoir que chaque jour, dans les usines des pays en développement, des femmes font face à des injustices immondes. Dans plusieurs de ces pays, on constate que les postes d'ouvriers dans l'industrie sont occupés par des femmes tandis que les hommes exercent les emplois situés au sommet de la hiérarchie. On embauche principalement de jeunes femmes en raison de leur vulnérabilité et de leur meilleur rendement. Une étude réalisée dans les usines de Dacca, au Bangladesh, démontre que moins de 8 % des employées sont âgées de plus de 30 ans. On les choisit célibataires et sans enfants, donc sans soutien. Sans enfant, elles sont plus disponibles, productives et dévouées à la tâche. Certains employeurs exigent que les employées signent un contrat qui stipule qu'elles n'auront pas d'enfant. Certains vont même jusqu'à ordonner qu'elles prennent des contraceptifs oraux en présence de leur superviseur.

Le sort des enfants n'est guère plus enviable. Dans les pays en développement, de nombreuses manufactures textiles emploient des enfants en bas âge. L'Ouzbékistan, reconnu pour sa culture du coton, exige qu'à la saison des récoltes, chacun mette la main à la pâte. Le gouvernement va même jusqu'à demander la fermeture des écoles pendant deux mois. Des enfants à peine âgés de neuf ans travaillent sans relâche et en général sans compensation financière afin de satisfaire les dirigeants ouzbeks et la demande mondiale en coton.

Ces deux seuls énoncés sont suffisants pour remettre en question nos façons de consommer la mode. Bien sûr, certains objecteront que sans ces emplois, la vie de ces femmes et ces enfants serait probablement pire. Mais on devrait aussi réfléchir aux intérêts énormes qu'ont les multinationales de la mode pour ces ressources que représentent les immigrants (souvent entrés



© JASON PARÉ

« L'industrie de la mode rapide se
dit soucieuse de démocratisation
en faisant baisser les prix pour
augmenter les ventes,
mais à quel prix ? »

illégalement pour tenter de subvenir à leurs besoins donc toujours dans la peur d'être retournés dans leur pays d'origine), aux économies que permettent le versement de salaires de misère, les heures de travail interminables imposées, des conditions de travail insalubres et non sécuritaires, des emplois précaires, l'absence d'avantages sociaux, des dirigeants souvent impitoyables dans leur recherche de productivité, l'interdiction bien sûr de se syndiquer, et on en passe. Il faudrait nous interroger sur l'influence que pourraient avoir nos choix de consommateurs sur l'attitude de ces multinationales de l'abus, pour qui, somme toute, seul le profit compte.

Outre les manufacturiers, qui sont les responsables ? Ils sont nombreux, ajoute l'auteure. Ce sont les marques de modes, les détaillants, les gouvernements qui ne légifèrent pas ou qui ferment les yeux sur des pratiques malhonnêtes ou tout simplement inhumaines, simplement pour le profit. Et c'est nous-mêmes par notre incurie, nos pratiques de tout jeter alors que souvent, il s'agit de biens qui pourraient facilement être réutilisés ou recyclés.

Des actions à prendre

Cette prise de conscience faite, que pouvons-nous faire, dans notre quotidien, pour limiter notre consommation, pour diminuer le gaspillage ? Tout au long des chapitres de son livre, Daignault-Leclerc donne des indices, fait ses recommandations et, forte de sa formation académique en design et en couture, présente une foule d'informations utiles.

Les sujets qu'elle aborde touchent les domaines de la consommation éthique, le choix d'opter pour des matériaux écologiques et, autant que possible, recyclables, de même que les matériaux éthiques envers les animaux ou végétaliens. Elle conseille où acheter, comment privilégier la qualité et finalement, comment agir de façon responsable. Elle suggère d'opter pour des fibres naturelles, biologiques, recyclées, synthétiques, naturelles ou mixtes. Elle informe aussi sur les produits toxiques utilisés dans la fabrication, le lavage et la préparation des tissus et ceux qu'on utilise personnellement pour l'entretien de nos vêtements dont plusieurs sont carrément des produits dangereux pour l'environnement... et pour nous-mêmes.

Ce qui rend ces chapitres aussi informatifs qu'intéressants est la mine de conseils de l'auteure. On trouve, selon les chapitres, une présentation sur la certification et les standards à rechercher et sur des listes de contrôle pour les achats. Elle suggère même une liste de contrôle pour un achat local plutôt que sur des produits fabriqués à l'étranger avec tous les coûts environnementaux qu'ils

engendrent, sur les achats de produits de seconde main ou en ligne, sur comment privilégier la qualité comme gage de durabilité. Plus loin, on trouvera pratiquement un cours de couture pour les observations à faire lors de nos achats et une liste de contrôle à cet effet.

Léonie Daignault-Leclerc oriente aussi les lecteurs dans les choix des produits utilisés : les tissus, les cuirs, les fibres, les fourrures, le duvet et les plumes synthétiques, les végétaux, la laine et la soie, etc.

Il est aussi intéressant de constater l'importance qu'elle accorde à la conservation des biens par le biais des clubs d'échanges, des friperies, des dons entre parents et voisins, bref tout ce qui peut être réalisé pour limiter le gaspillage des ressources.

Cet ouvrage rempli d'informations et de formation sera très utile à tous. Aux parents pour leur bénéfice personnel, mais aussi pour les conseils qu'ils pourront y trouver relativement à la préparation du départ des enfants du foyer pour les études, pour tous ceux qui voyagent ou simplement pour sa valeur environnementale. Léonie Daignault-Leclerc a d'ailleurs déjà prononcé des conférences sur ces différentes thématiques et envisage de faire de la formation en ligne ou des séances d'informations. Il s'agit donc d'un livre à mettre entre toutes les mains.

Certifications et standards de produits éthiques envers les animaux ou véganes



LA LISTE DE CONTRÔLE D'UN ACHAT ÉTHIQUE ENVERS LES ANIMAUX OU VÉGANE

1

La fourrure provient-elle d'un animal que l'être humain mange ?

2

La fourrure, le cuir ou le duvet provient-il de petits élevages ou de trappages éthiques ?

3

La marque a-t-elle recours à des pratiques éthiques envers les animaux et les vers à soie ?

4

La marque dévoile-t-elle avec transparence sa chaîne d'approvisionnement et les conditions d'élevage ou d'abattage des animaux ou des vers à soie ?

5

S'agit-il d'un produit végane à impact environnemental réduit ?

Pour une garde-robe responsable
Les Éditions La Presse • 208 pages • 2019



L'ITINÉRAIRE de Roxanne et David

Nous sommes deux voyageurs, Roxanne Regimbald et David Sanchez, et nous avons entrepris un voyage engagé en réduisant au maximum notre empreinte carbone. Partis du Québec en avril 2019, nous parcourons 50 000 km jusqu'à la pointe sud du continent sud-américain à Ushuaia au cours des deux prochaines années. L'auto-stop, la marche, le vélo, le transport collectif et même le bateau-stop, voilà nos moyens de locomotion. Nos objectifs : zéro-déchet, zéro-pollution, visiter et encourager les initiatives locales, équitables et environnementales et, bien sûr, aller à la rencontre de la solidarité humaine.

yourwonder.land



En décembre dernier, on s'est acheté des vélos usagés à San Francisco. Direction plein sud, nous avons roulé sur le célèbre Highway 1, qui longe la côte californienne. Nous avons traversé, sur le tronçon de la *Pacific Coast Highway*, la légendaire région du Big Sur, réputée être l'une des plus belles au monde. Les montagnes de la chaîne de Santa Lucia, peuplées de séquoias géants, se jettent littéralement dans l'eau bleue translucide de l'océan Pacifique. Un paysage idyllique que nous avons eu le temps de contempler sur nos vieilles bécanes.

Moins glorieux sur le terrain

Mais ce beau portrait s'assombrit à cause d'un fléau qui prend de l'ampleur partout dans le monde. Des magazines de voyage comme *Fodor's* ou *Lonely Planet* ont classé la région parmi les destinations à éviter en 2020 à cause de l'impact négatif du tourisme.

Le Big Sur voit passer près de 6 millions de touristes chaque année, autant que le parc national de Yellowstone, le plus visité aux États-Unis. Yellowstone possède au moins les infrastructures pour soutenir ce flot de visiteurs, ce qui n'est pas le cas de Big Sur. Les locaux se plaignent du manque d'installations sanitaires qui occasionne des amoncellements de déchets en bordure de route. Le trafic est aussi problématique surtout en période estivale. Difficile de s'imaginer des bouchons de circulation dans un endroit aussi isolé. Même en plein hiver, nous étions ébahis par le nombre de véhicules qui transitaient, ce qui est loin d'être sécuritaire pour deux cyclistes !

D'un point de vue environnemental, ce n'est pas plus rayonnant. Les touristes en quête du parfait *selfie*, piétinent et détruisent les espèces végétales du rivage en plus d'en accélérer l'érosion. Quant au Sanctuaire marin de la baie de Monterey, le plus vaste en Amérique du Nord, son précieux écosystème souffre du grand nombre de déchets qui finissent par l'atteindre.



Le Big Sur souffre du tourisme



Les solutions

Le tourisme étant la principale industrie de la région, les commerçants ne veulent pas perdre leur chiffre d'affaires, mais on réfléchit à des solutions pour en réduire l'impact.

« Je crois que l'éducation et la sensibilisation sont capitales.

Nous devons inculquer une meilleure appréciation de Big Sur aux gens qui voyagent ici », a expliqué Rick Aldinger, le gérant de l'hôtel Big Sur River Inn, très engagé envers le tourisme durable du comté de Monterey. De plus, dit-il, « les différents gouvernements ont la responsabilité de nous fournir les ressources nécessaires pour mettre les lois en application. ».

Loin de vouloir donner des leçons parce que nous étions nous même des touristes, nous trouvons important de sensibiliser les voyageurs sur les enjeux auxquels on ne réfléchit pas nécessairement en vacances. En dresser un portrait le plus fidèle possible allait donc de soi dans cette chronique.

Retour au Québec

Après y avoir longuement réfléchi, nous prenons une pause pour revenir au Québec après neuf mois de voyage. Des raisons personnelles ainsi que la fatigue mentale et physique nous ont convaincus qu'une révision de notre projet s'imposait. Merci de nous avoir suivis à travers les pages de *L'itinéraire* et jetez un œil à nos réseaux sociaux pour la suite des choses !



Ma chirurgie bariatrique

En mai 2017, j'ai dû subir une chirurgie bariatrique. Cette chirurgie sert à faire perdre du poids pour des raisons de santé. Au début, j'avais réussi à perdre 80 livres, mais peu à peu, j'ai repris du poids. Par contre, je fais toujours des efforts pour en perdre. J'essaie de continuer mon régime tel que prescrit par le médecin. Ce n'est pas toujours facile pour moi de faire ce régime, car je dois me limiter dans mes portions.

Le docteur m'avait suggéré deux chirurgies bariatriques au début. Il m'avait dit : « *On va faire la première opération et peut-être la deuxième par la suite* ». Moi, je voulais ces deux chirurgies afin de continuer à perdre du poids pour avoir une hystérectomie, car j'ai un kyste sur l'ovaire gauche de huit centimètres qui me provoque de la douleur quelquefois. Cette chirurgie permettrait que ce kyste soit enlevé. Par contre, pour l'avoir je dois me rendre en dessous de 200 livres, car sinon je suis à risque de faire une embolie pulmonaire. Ce type de complication pourrait me coûter la vie, chose que je ne souhaite évidemment pas.

Après deux ans, quand je suis retournée voir le médecin, il a refusé de faire une deuxième opération bariatrique. Cette situation est très frustrante pour moi. Il y a des jours où je suis découragée, mais je continuerai de me battre pour atteindre mon but.

MÉLANIE NOËL

CAMELOT MÉTRO VERDUN ET DOLLARAMA,
RUE VERDUN / DESMARCHAIS

Souvenirs de mon enfance

Dernièrement, je regardais des photos dans l'album familial.

Photo 1 : Je me suis revu, mignon bébé, dans ma robe de baptême. Enfant, j'ai été servant de messe. Aurais-je pu devenir prêtre ?

Photo 2 : Vers l'âge de cinq ans, je tiens un crayon à la main. En voyant cette image, je me suis demandé si je rêvais alors d'être écrivain.

Photo 3 : Ma première communion. Vêtu d'un surplis blanc, une croix au cou. Je m'en souviens comme d'une étape importante de ma vie. Est-ce que je serai toujours un bon garçon ?

Photo 4 : Des baguettes serrées dans mes petits poings, souriant comme toujours, je joue du xylophone. Plus tard, j'ai suivi des cours de musique, de flûte et de batterie. J'ai tellement tripé sur la musique, surtout québécoise. J'aurais beaucoup aimé devenir musicien.

Photo 5 : Dans mon uniforme de l'école privée, cheveux bien coupés, je me tiens le dos droit. On me dirait prêt pour une vie formidable d'homme rangé, professionnel, à la vie familiale exemplaire. Je repense à notre jolie maîtresse d'école. Qu'est-elle devenue ?

L'adolescence m'a amené dans un autre chemin, mais je n'ai pas de regrets. Je me suis débrouillé pour laisser une belle trace. Je me suis débarrassé de mes démons. J'aime la vie !

MAXIME VALCOURT

CAMELOT AUX THÉÂTRES DU NOUVEAU MONDE
ET DU RIDEAU VERT

Reine au Saguenay

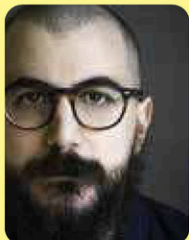
Elle s'était rendue dans un coin égaré, pour ne pas dire qu'elle s'était égarée elle-même, mais retrouva une guérison dans cet endroit réconfortant. Reine qui se sentait abandonnée si souvent, éprouvait à présent l'empreinte de mère nature la berçant, une union entre elle et une divinité qu'elle avait le privilège de regarder et ressentir. Magie ornée d'étoiles, splendeur inespérée où l'évolution des eaux découle devant nos yeux, le Saguenay était son nouveau refuge intérieur. Une petite île qu'elle avait choisie de déposer au centre de son cœur.

Reine était devenue une personne autre en plongeant corps entier dans ce parc, tel un baptême d'un nouveau-né. Les sons étaient tout à coup plus clairs, la vue, une bénédiction. Les frissons parcouraient la chair de Reine à partir des cheveux, bras, en passant par ses fabuleux seins jusqu'à ses cuisses. Ce qu'elle découvrait était absolu. La rivière coulait l'une dans l'autre comme une famille de rivière. La chute d'eau couleur neige, en plein mouvement le soir, qui donnait soudain l'impression d'avoir de l'importance. Les rochers couleur tabac dissimulés par ce torrent expressif donnait une sensation de transe à Reine et la transformait, incapable de quitter des yeux ce miracle devant elle. Reine avait le sentiment d'être cette eau pure qu'elle regardait comme si chaque gouttelette faisait partie d'elle et qu'elle faisait partie de ces vagues, de ce courant. Cette chute violente représentait ses états d'âmes et la rivière évoquait son flegme. Elle s'y voyait tel un miroir dans la nuit.

CINDY ROSE

PRÉPOSÉE À L'ACCUEIL





MARC-ANDRÉ PIETTE

AUTEUR

Comme se casser une jambe

Vous êtes-vous déjà cassé une jambe ? Il semblerait que ça fait mal en tabarnik. Je me suis jamais cassé une jambe. J'ai toutefois vu ma sœur se casser le fémur lors de notre première et seule journée de ski en famille. Elle avait l'air d'avoir mal en tabarnik.

J'ai eu un super bon prof en secondaire 1. Martin. C'était le prof d'enseignement religieux, mais il nous faisait écouter du Pink Floyd.

Il nous a fait regarder *Of Mice and Men* et *A Beautiful Mind*. En secondaire un, ce prof-là nous a fait découvrir *Dark Side of the Moon* en plus de nous apprendre que les médicaments pour traiter la schizophrénie pouvaient causer des p'tits problèmes d'érection. Jusqu'à ce jour, j'ai toujours pas appris autant de choses en si peu de temps, à part peut-être dans mon cours de créativité à l'UQAM où j'ai appris qu'une prof portant des verres fumés à l'intérieur était incapable de voir que ses élèves se sont saoulés au lieu d'aller « se perdre dans la ville pour s'en imprégner ».

Quoi qu'il en soit, je m'estime chanceux d'avoir eu Martin en religion. Je dis peut-être n'importe quoi, mais j'ai l'impression qu'il est rare que des élèves de 13 ans se fassent parler de la maladie mentale avec autant de nuances. Je me souviens de ma feuille lignée avec trois colonnes : Schizophrénie, Bipolarité, Dépression. On devait écrire les symptômes, rattacher tel film avec telle maladie. On a un peu *skippé* le bout des aveugles avec la bouette pis les pains multipliés.

On apprenait que c'est pas « comme se casser une jambe ».

Ça, je l'ai entendu maintes et maintes fois plus tard, au sujet de la dépression. On s'en remet, c'est comme se casser une jambe.

Ça part d'une bonne intention, j'en doute pas. C'est comme une volonté de déstigmatiser, de dire que la dépression se traite. C'est correct. Je suis certain que ça permet à certaines personnes qui souffrent toutes seules de se donner le *boost* pour aller chercher de l'aide. Maaaaiiiiis... Quand on me dit que la dépression c'est comme la fois où les skis de ta sœur se sont pas détachés quand elle s'est plantée sur une pente novice, j'suis comme *meh*...

Si ce l'était, ç'aurait été drôle que les porte-paroles et ambassadeurs du mal-être se cassent la jambe une fois par année. Pour la cause.

« Salut, je suis Érick Rémy (EXEMPLE), et aujourd'hui, pour vous montrer que la dépression, c'est comme se casser une jambe, mon amie Sophie Lorain (EXEMPLE) va me décrire le genou avec le Gémeaux qu'elle a gagné pour son rôle dans Plan B ». POW !!!

Ce qui se soigne comme une jambe cassée, c'est une jambe cassée. La dépression est trop personnelle pour qu'elle se soigne d'une seule façon. Pour un alcoolique qui commence à être tanné de se lever le matin, des antidépresseurs qui augmentent sa tolérance à l'alcool, c'est pas tant un bon *flash*. Un jeune qui a développé une dépendance à la pornographie qui se ramasse dans un coin noir de sa tête parce qu'il est pas capable de bander avec une « vraie personne » dans l'intimité, des comprimés de citalopram qui lui pètent sa libido, c'est pas malade non plus.

OUI, OK, je conviens qu'il demeure possible de se casser une jambe en étant alcoolique ou en regardant d'la *porn*, ou encore de se casser la jambe en regardant de la *porn* parce que t'es trop saoul, ou encore se saouler parce que tu viens de te casser la jambe en regardant de la *porn*... Mais c'est pas ça mon point.

Ah pis, en passant, j'en ai pas de solutions ! J'ai juste un malaise avec cette approche-là. Parce que oui, y'en a pour qui c'est salutaire de parler de leur santé mentale à plus de gens possible, mais y'en a d'autres qui veulent qu'on leur crisse la paix avec ça. Y'en a qui ont les moyens de se payer un psy à 115 piasses de l'heure parce qu'ils font des chroniques dans des radios privées sur la fois où ils avaient oublié le papier de toilette en camping. Y'en a qui sont juste sur la RAMQ pis qui ont pas une ostie de cenne. Y'en a qui sont porte-paroles pour dire qu'y faut faire attention à sa santé mentale, qu'on se met trop de pression avec le travail, pis qui relaxent dans leur chalet après leur grosse année. Pis y'en a qui ont pas une ostie de cenne.

Depuis le cours de Martin, où on apprenait l'incidence de la vulnérabilité génétique, des antécédents familiaux et de la classe sociale sur la santé mentale, j'me suis rendu à l'évidence que pour se soigner, y faut pas un plâtre sur la jambe, y faut un salaire.

PROBLÈMES DROGUE, ALCOOL OU MÉDICAMENT ?



Narcotiques Anonymes
Narcotics Anonymous



1 855 544-6362
www.naquebec.org

Nous pouvons t'aider

Jeu de chiffres



Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

		2		8		5		
						6		1
	5	1		3	4		2	7
1				7	5			8
	2	8						
			1	6		4		
			9	1		7		
4								3
5	6			2	3	8		

LI RA RE	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												



Jeux de mots

**JOSÉE
CARDINAL**
DISTRIBUTRICE

joseecardinala1@yahoo.ca



Recycleur		Tarons		Freina		Détachées	
Calme		Fronceraient		Nymphes		Télégraphié	
Outil tranchant							
Relative à la transpiration							
Pièce de serrure					Article étranger		
Rime					Note		
Dieu solaire			Tasse				
Guindé			Touffues				
					Post-scriptum		
					Traverse		
Labourer							Clair
Petit							
					Arbre		
Autochtone d'Amérique					Cœur		
Au							
			Acidulé				

HORizontalement

- Qui change un texte.
- Africain. - Titre anglais.
- Interjection enfantine. - Prêtresse d'Héra. - Algue.
- Saison. - Larvé.
- Séismes. - Rivière suisse.
- Animal considéré comme ancêtre mythique. - Qu'il tentât.
- Radon. - Langue népalaise.
- Vibrations. - Mêlées d'un halogène.
- Petit. - Métaux.
- Saint. - Blessés.

VERTICALEMENT

- Soupe.
- Acclama.
- Ut. - Orient. - Déclamés.
- Trois. - Conduisent.
- Effleurâmes.
- Deux. - Aluminium. - Article espagnol.
- Séculaire.
- Charges d'un âne. - Chandelles.
- Manganèse. - Bouture de champignon.
- Renard. - Possédés.
- Ignoble. - Interjection. - Éminence.
- Que j'épuisasse.

Jeu des 7 différences

Pouvez-vous trouver les sept différences dans cette photo de notre photographe bénévole Mario Alberto Reyes Zamora ? Bonne chance !



SOLUTIONS DU 1^{er} février 2020

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	Africain Canon	Quatre Vêtements	Pain Cuisine	Chapeau Cadette	
1	R	E	T	R	E	C	I	S	S	E	N	T		C	A	R	O
2	A	B	E	E	S		N	O	I	R	E	S		C	A	R	O
3	N	O	R	D		M	U	R	A	I	E			P	O	N	D
4	C	U	R	I	E		U	S	E	M	E	N	T		E	R	E
5	U	R	E	S		A	I					A	S				
6	N	I	E	E	S		T	A	J	I	N	E					
7	I	F				A	V	E	C	N	A						
8	E	F	F	I	L	E		O	U	D	P						
9	R	E	A	L	I	S	A	T	R	I	C	E					
10	E	S	T	E	R		S	E		C	R	U					

8	5	7	3	6	9	1	2	4				
6	3	9	4	2	1	5	8	7				
2	4	1	7	8	5	9	3	6				
4	1	3	9	7	2	8	6	5				
5	7	2	6	3	8	4	1	9				
9	6	8	5	1	4	2	7	3				
7	2	5	1	9	3	6	4	8				
1	9	6	8	4	7	3	5	2				
3	8	4	2	5	6	7	9	1				

Applique Oiseau	A	T	T	I	R	E	S					
P	I	E										
Sabotier de village	S	E	S	I	S	T	E	R				
	D	E	S	I	S	T	E	R				

--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--

L'ITINÉRAIRE

Faire un don Cartes-repas
Abonnement



JE FAIS UN DON DE :

☐ 40 \$ ☐ 50 \$ ☐ 75 \$ ☐ 100 \$ ou _____ \$¹

JE VEUX ACHETER DES CARTES-REPAS :

J'offre _____ cartes-repas à 6 \$ chacune = _____ \$¹

Vous voulez les distribuer vous-même ? Cochez ici : ☐



TOTAL DE MA CONTRIBUTION :

 \$¹

DONS + CARTES-REPAS



JE VEUX M'ABONNER AU MAGAZINE :

Je m'abonne pour une période de :

☐ 12 mois, **24 numéros** (125 \$ avec taxes)

☐ 6 mois, **12 numéros** (65 \$ avec taxes)

Nom ou N° de camelot (s'il y a lieu) :

MODE DE PAIEMENT

☐ Chèque au nom du Groupe communautaire L'itinéraire

☐ Visa ☐ MasterCard Code de vérification de la carte (CVC) : _____

N° de la carte : _____

Expiration _____ / _____

(Mois) (Année)

Signature du titulaire de la carte

IDENTIFICATION

☐ Mme ☐ M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____ Code postal : _____ - _____

Courriel : _____

Téléphone : (_____) _____

Postez votre coupon-réponse au Groupe communautaire L'itinéraire
2103, rue Sainte-Catherine Est, 3^e étage, Montréal (Québec) H2K 2H9



¹ Pour respecter l'écologie et réduire ses frais postaux, L'itinéraire envoie le reçu d'impôt une seule fois par année, au début de janvier suivant le don.

Vous pouvez faire un don directement
en ligne sur notre site itineraire.ca

N° de charité de l'organisme : 13648 4219 RR0001

Pour rejoindre notre service aux donateurs :

514 597-0238, poste 228 • luc.desjardins@itineraire.ca

B

MARCHANT DE BONHEUR, MARCHANT DE CHALEUR!

Bien emmitouflé dehors ou confortablement
assis chez soi, quand le mercure descend,
rien de mieux qu'un bon café pour se réchauffer.



CAFÉ
BROSSARD^{MD}

TORRÉFIÉ À MONTRÉAL
514 321-4121 • 1 800 361-4121
CAFEBROSSARD.COM

Agrandissement du parc de l'Espoir

Situé en plein cœur du Village, à l'angle des rues Sainte-Catherine E. et Panet, le parc de l'Espoir, dédié à la mémoire des victimes du sida et de la lutte contre le VIH, sera réaménagé en 2020. Tout en s'assurant que le parc conservera sa vocation, l'arrondissement de Ville-Marie souhaite connaître l'avis du public avant de finaliser les plans et d'entamer les travaux.

Depuis l'été dernier, l'administration municipale a entamé un processus de consultation et en décembre dernier, plus d'une soixantaine de personnes se sont réunies au Centre St-Pierre pour discuter des propositions et valider les balises d'aménagement sur lesquelles travaillent les architectes paysagistes.

« Consulter l'ensemble de la population est très important pour nous, a indiqué Robert Beaudry, conseiller municipal du district de Saint-Jacques et membre du comité exécutif de la Ville de Montréal. Le parc de l'Espoir est plus qu'un simple parc : c'est un monument à la mémoire des victimes du sida. Il est le fruit d'une lutte des personnes laissées pour compte par les pouvoirs publics de l'époque. Il célèbre la mémoire, mais également la vie de ceux et celles qui poursuivent la lutte contre le VIH. Aujourd'hui, nous sommes ouverts et nous appuyons la communauté. Notre objectif est de mettre en valeur ce lieu unique, de l'agrandir, de l'ouvrir sur la rue et à la population, sans mettre de côté les symboles puissants qui le distinguent. »

La rencontre de décembre 2019 faisait suite à des consultations, entre autres, auprès de trois des quatre membres fondateurs du parc, Michael Hendricks, René LeBoeuf et Roger LeClerc, ainsi qu'auprès de représentants de groupes communautaires tels que la TOMS (Table des organismes communautaires montréalais de lutte contre le sida) ou encore la SDC du Village.

Les architectes paysagistes ont présenté pour fins de discussion deux propositions pour le projet de réaménagement du parc servant, entre autres, à améliorer l'espace de rassemblement, à renforcer l'aspect commémoratif et de recueillement, ainsi qu'à augmenter le couvert végétal.

« Les gens ont maintenant un mois pour donner leurs commentaires sur les concepts bonifiés, poursuit M. Beaudry. Nous souhaitons rejoindre le plus de monde que possible, autant les membres des communautés LGBTQ+, les résidents du Village, de l'arrondissement de Ville-Marie, que ceux qui le fréquentent, afin de valider et d'améliorer nos propositions. »

Les travaux devraient débuter cet été pour être complétés à l'automne.

Pour consulter les plans d'aménagement en ligne, pour faire des commentaires et donner votre avis, visitez le realisonsmtl.ca/parcdelespoir





VEILLONS
JUSQU'À
L'AUBE

NUIT 
BLANCHE
À MONTRÉAL

Nuit
Blanche
29 février



Métro
ouvert
toute la nuit
au tarif habituel

stm.info/sorties

MOUVEMENT COLLECTIF

